

Le merveilleux monde d'Alfred

Page 2



Budget 101 avec Yves Séguin

Page 5



Sciences et société : de «chaudes» rencontres en perspective

Page 6

Le journal de l'Université du Québec à Montréal

L'UQAM

Volume XXXII
Numéro 7
28 novembre 2005

Redécouvrir John Maynard Keynes

Claude Gauvreau

Le professeur Gilles Dostaler, spécialiste de l'histoire de la pensée économique, a consacré les deux dernières années à l'écriture d'un ouvrage de plus de 500 pages sur l'un des économistes les plus célèbres du XX^e siècle: John Maynard Keynes (1883-1946).

Les critiques sont unanimes. *Keynes et ses combats*, paru chez Albin Michel, finaliste des Prix du Gouverneur général, apporte un éclairage original et novateur sur celui qui a donné son nom à un mouvement de pensée et dont la vie fut pour le moins exceptionnelle. Keynes, en effet, n'était pas que le théoricien prônant la relance de la consommation, la baisse des taux d'intérêts et un accroissement des investissements publics pour assurer le plein-emploi. Il fut journaliste, homme politique, directeur de la Banque d'Angleterre, fondateur d'un théâtre... et homosexuel devenu le mari fidèle d'une belle ballerine. Il créa aussi le Conseil des arts de Grande-Bretagne, qui servira de modèle à son pendant canadien.

Le pari était risqué car il existe déjà une vaste littérature sur la vie et l'œuvre de Keynes. Mais l'ouvrage de Gilles Dostaler aborde, pour la

première fois, tous les combats que Keynes a menés, tant sur le front de l'économie que dans les domaines de la morale, de la philosophie de la connaissance et de la politique. «Keynes a été un de mes centres d'intérêt pendant une vingtaine d'années. J'ai cherché à combiner des éléments biographiques et analytiques de sa pensée sociale et économique, tout en décrivant le contexte dans lequel il a agi», raconte l'auteur.

Un non-conformiste notoire

La première image que Gilles Dostaler avait de Keynes, quand il a commencé à le lire en 1968, était celle d'un conservateur. Puis, au fil des ans, il découvre un personnage non conventionnel, tant dans sa vie privée que publique. Keynes se définissait lui-même comme un immoraliste, étant convaincu que l'individu doit faire ses choix en fonction d'une éthique personnelle de l'existence et non de normes morales imposées. «À travers mes recherches, j'ai vu combien avait été importante l'influence de ses amis londoniens du groupe de Bloomsbury qui réunissait des artistes et des écrivains anti-conformistes, dont Virginia Woolf», explique M. Dostaler.

Pacifiste durant la Première Guerre



Photo : Nathalie St-Pierre

Gilles Dostaler, professeur au Département des sciences économiques.

mondiale, Keynes se déclare objecteur de conscience pour ne pas participer au grand massacre. En 1944, il assiste à la conférence de Bretton-Woods qui jette les bases du système monétaire international de l'après-guerre, mais dont l'accord final est très éloigné de ses idées. «Il prônait un plus grand contrôle de la circulation des capitaux internationaux en fonction d'une planification économique au service du bien commun», rappelle M. Dostaler.

Le combat suprême, à ses yeux, était celui pour la création d'un monde dans lequel l'économie occuperait une place secondaire, souligne le professeur. «Mais pour y parvenir, croyait-il, il fallait d'abord régler le problème économique de la rareté, à l'origine des conflits souvent sanglants entre les classes sociales et les nations.»

Keynes était aussi un être très contradictoire. Tout en affichant son non-conformisme, il restait attaché à certaines traditions et à l'Empire britannique. Il a fini à la Chambre des lords, en homme fortuné ayant accumulé de nombreux tableaux de maîtres.

Un diagnostic toujours pertinent

En 1936, Keynes écrit dans son ouvrage le plus connu, la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la*

monnaie, que les deux vices majeurs du monde économique où nous vivons sont l'absence de plein-emploi et la répartition arbitraire et inégale de la fortune et du revenu. Des propos qui, selon Gilles Dostaler, demeurent d'une

actualité brûlante. «Quand on observe la vie économique d'aujourd'hui, on se rend compte que ses descriptions de la domination de l'industrie par les

Suite en page 2 ►

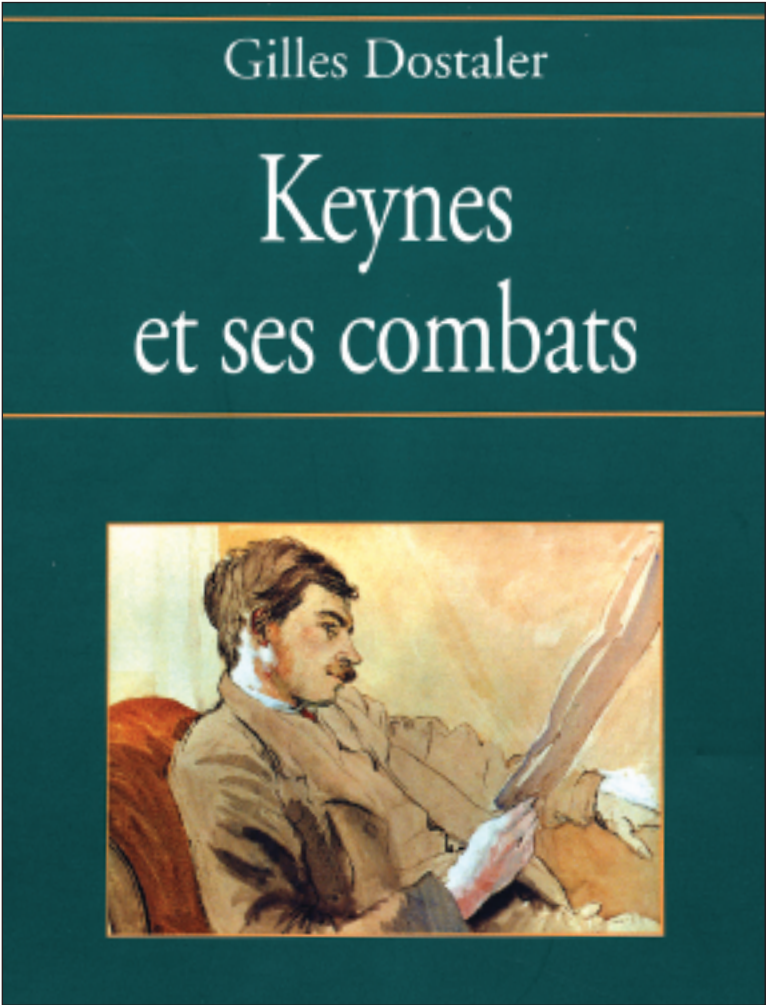
Prix Florilège de l'OCDE

Le pavillon des Sciences biologiques remporte son premier prix

Le pavillon des sciences biologiques vient de remporter le 3^e Florilège du PEB d'établissements d'enseignement exemplaires de l'OCDE. PEB signifie Programme de l'Organisation de coopération et de développement économiques pour la construction et l'équipement de l'éducation.

Le jury a retenu les qualités environnementales de ce «bâtiment vert» qui devrait recevoir bientôt la certification LEED (Leadership in Energy and Environmental Design), les matériaux recyclés, les jardins intérieurs du pavillon qui comprennent des plantes indigènes ne nécessitant pas beaucoup d'eau, l'insertion de l'édifice dans un complexe comprenant des bâtiments patrimoniaux, l'intégration urbaine du Complexe des sciences dans la cité (accès métro et ville souterraine), etc.

On trouvera au centre de cette édition un encart de quatre pages présentant les nouvelles constructions que l'UQAM inaugure le 28 novembre avec, notamment, des visites du Complexe des sciences pour les membres de la communauté universitaire •



Le monde d’Alfred Halasa

Le monde d’Alfred Halasa, c’est celui dans lequel il vit et dont il s’imprègne. Ce sont les idées et les images qui l’habitent, ce sont plus d’une centaine d’affiches créées tout au long d’une carrière de designer, puis de professeur. Ce monde, c’est aussi plus de 4000 étudiants en design graphique de l’UQAM qui, depuis près de 30 ans, sont restés fascinés par ce personnage un peu ésotérique qui savait imposer une discipline d’un autre temps. Une vingtaine d’entre eux, aujourd’hui graphistes reconnus, participent à cette exposition consacrée au maître et intitulée *Le monde d’Alfred*. Parmi ceux-ci, on trouve Lino, Stéphane Huot, Alain Reno et Tomasz Walenta.

Présentée au Centre de design jusqu’au 18 décembre, l’exposition regroupe 40 affiches du célèbre professeur de l’UQAM et 40 autres de ses anciens étudiants. Les textes qui les accompagnent expliquent la démarche du créateur, ses sources d’inspiration et ses techniques, ainsi que les lignes maîtresses de son enseignement. L’influence qu’il continue d’exercer dans le domaine de l’affiche se révèle à travers les œuvres des créateurs contemporains qui ont fréquenté ses classes et qui, des années plus tard, se demandent encore : «Qu’est-ce que Monsieur Halasa en penserait?», révèle le graphiste Stéphane Huot.

Chez Halasa, les associations d’idées, les rapprochements d’images et les hasards de la création sont recherchés, provoqués. L’affiche doit



être directe, avoir même un impact brutal, mais jamais vulgaire. Car si l’affiche a les mêmes racines que «l’art graphique», elle n’est pas destinée au musée mais à la rue. Elle doit répondre aux attentes du client et

faire passer son message. La simplicité et parfois même un certain minimalisme sont recherchés.

Né en Pologne en 1942, Alfred Halasa a étudié l’architecture et le design industriel à l’Académie des



beaux-arts de Cracovie. Après un passage par Paris, il a émigré au Canada en 1976 et est devenu professeur à l’École de design de l’UQAM l’année suivante. Il a remporté de nombreux prix au Canada, en Europe

et au Japon et on trouve ses œuvres dans plusieurs musées, bibliothèques et collections privées à travers le monde.

Don à la Fondation

Pour les étudiantes en éducation



Photo : Nathalie St-Pierre

Le 14 novembre, Mme Lise Bordeleau concrétisait son intention de faire un don planifié dans le cadre de la campagne majeure *Prenez position pour l’UQAM* en compagnie du vice-recteur aux Affaires publiques et au développement et secrétaire général, M. Pierre Parent.

Étant elle-même diplômée à la

maîtrise en éducation à l’UQAM, Mme Bordeleau souhaite appuyer les étudiantes en éducation qui poursuivent leurs études aux 2^e et 3^e cycles. Son geste permettra de créer un fonds de bourses capitalisé destiné aux étudiantes qui se démarquent dans leur projet de recherche.

► KEYNES – Suite de la page 1

pouvoirs financiers et des effets néfastes de la spéculation relèvent de la prophétie. Même s’il croit dans le bien-fondé de la propriété privée, Keynes est persuadé que l’État a un rôle à jouer dans la distribution des ressources et des richesses.»

On ne peut pas rendre Keynes responsable des difficultés qu’ont connues les économies capitalistes à partir de la fin des années 60, comme certains l’ont soutenu, affirme M. Dostaler. «Keynes n’a jamais prôné le maintien prolongé de déficits importants, mais plutôt l’alternance de déficits et de surplus en fonction de la conjoncture. Il croyait que les remèdes aux maux de la société de-

vaient varier selon les circonstances, les époques et les lieux.»

Gilles Dostaler demeure convaincu que le diagnostic posé par Keynes dans la première moitié du XX^e siècle est plus pertinent que jamais. Pour l’économiste anglais, le marché n’est pas un mécanisme naturel apte à régler tous les problèmes et le laissez-faire est une illusion dangereuse. «Il considèrait que la liberté politique et l’efficacité économique sont insuffisantes pour accéder à un monde meilleur. Il faut aussi garantir la justice sociale. Selon lui, les problèmes de la pauvreté, du chômage, des inégalités et des crises sont le résultat d’une mauvaise organisation de la

société et d’erreurs humaines.» Ce qui nous reste de Keynes, conclut Gilles Dostaler, c’est une vision d’ensemble de la société, de son articulation avec l’économie, le politique, la morale et l’art.

Pourquoi sommes-nous sur Terre, demandait Keynes, si ce n’est «pour jouir, brièvement, de la beauté, de la connaissance, de l’amitié et de l’amour.» ●

L’UQAM

Le journal *L’UQAM* est publié par le Service des communications, Division de l’information.
Directeur des communications
Daniel Hébert
Directrice du journal
Angèle Dufresne
Rédaction
Marie-Claude Bourdon, Anne-Marie Brunet, Pierre-Etienne Caza, Dominique Forget, Claude Gauvreau
Photos
Nathalie St-Pierre
Conception de la grille graphique
Jean Gladu, designer
Infographie
Service des communications
Division de la promotion institutionnelle
Publicité
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303
Impression
Payette & Simms (Saint-Lambert)
Adresse du journal
Pavillon WB-5300
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306
Adresse courriel
journal.uqam@uqam.ca
Versión Web du journal
www.journal.uqam.ca/
Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216
Les textes de *L’UQAM* peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQÀM

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

Bourse d’excellence prestigieuse

À l’occasion du colloque soulignant son vingtième anniversaire, le Centre de recherche en toxicologie de l’environnement (TOXEN) remettra, conjointement avec la Fondation de l’UQAM, la première bourse d’excellence Francine Beaudoin-Denizeau d’une valeur de 10 000 \$.

Cette bourse, destinée à un étudiant de maîtrise ou de doctorat en biochimie ou en toxicologie, porte le nom de la regrettée professeure Francine Beaudoin-Denizeau, décédée en 2004, qui a été à l’origine de la création du programme de docto-

rat en biochimie, en 1997.

Le colloque du TOXEN se tiendra le 8 décembre dans l’amphithéâtre nouvellement rénové du pavillon Sherbrooke et portera sur les liens essentiels entre la toxicologie de l’environnement et la santé environnementale. L’événement réunira également des chercheurs du Réseau de recherche en écotoxicologie du Saint-Laurent (RRÉSL), de l’Institut de recherche en biotechnologie (IRB) et du Centre interuniversitaire de recherche en toxicologie de l’environnement (CIRTOX).

La bataille pour les transferts

Marie-Claude Bourdon

Avant sa nomination à la présidence de la Conférence des recteurs et des principaux des universités du Québec (CREPUQ), en juin dernier, Roch Denis avait déjà fait du réinvestissement dans l’enseignement supérieur son principal cheval de bataille. C’est devenu sa cause. Très présent sur la scène publique, le recteur ne manque aucune occasion de marteler son message : il faut mettre fin au sous-financement des universités. Pas dans dix ans. Pas dans cinq ans. Maintenant. Dès le prochain budget.

«Le statu quo, en matière de financement universitaire, équivaut à une régression, répète-t-il sur toutes les tribunes. Il faut réinvestir dans les universités pour assurer leur développement. Sinon, c’est le déclin.»

Roch Denis n’est pas seul à porter sa cause, comme il le souligne avec insistance. Au conseil exécutif de la CREPUQ, il est entouré des recteurs Michel Pigeon, de l’Université Laval, Bruno-Marie Béchart, de l’Université de Sherbrooke, de la principale de McGill, Heather Munroe-Blum, et du directeur général de la CREPUQ, Jacques Bordeleau, tous engagés dans la même mission que lui. C’est d’ailleurs sous le mandat de son prédécesseur, l’ex-recteur de l’Université de Montréal, Robert Lacroix, que la campagne pour le refinancement des universités a été engagée.

La première bataille, celle qui consistait à convaincre le gouvernement provincial de la nécessité de ré-

injecter des fonds dans le système d’enseignement supérieur, a été gagnée. «La stratégie actuelle de la CREPUQ consiste à appuyer de tout son poids la revendication du gouvernement québécois visant à obtenir d’Ottawa les transferts de fonds fédéraux qui permettront un réinvestissement dans les universités, dit M. Denis. Cela est crucial pour l’avenir des universités, ainsi que pour l’avenir du Québec.»

Les récentes annonces du ministre des Finances, Ralph Goodale, qui a promis d’investir un milliard pour «la réalisation d’investissements urgents dans les universités et les collèges» sont loin d’avoir suffi à convaincre les recteurs. Même si elles expriment «une reconnaissance claire et non équivoque du rôle essentiel des universités (...) qui mérite d’être soulignée», selon le président de la CREPUQ, elles ne sont rien de plus qu’un pas dans la bonne direction et ne doivent en aucun cas être confondues avec les transferts demandés.

Un passeport pour la vie

«Dans la société du savoir, le diplôme universitaire constitue le meilleur passeport pour la vie et un facteur déterminant de lutte contre le chômage», fait valoir le recteur, qui est revenu de son séjour en Chine, en septembre dernier, plus convaincu que jamais de la nécessité pour le Québec de miser sur l’éducation, la recherche et l’innovation pour se démarquer dans une économie mondialisée. «Qu’on soit à Québec, à Montréal ou à Ottawa, tout



Photo : Jean-François Leblanc

À la tête de la CREPUQ, Roch Denis s'est donné une mission: obtenir un réinvestissement public majeur dans les universités.

le monde est conscient de l’importance d’une formation universitaire de qualité pour assurer la prospérité économique et sociale. Le pouvoir fédéral ne pourra pas justifier longtemps son refus d’accorder les transferts qui permettront de réinvestir dans les universités», affirme-t-il.

Pour maintenir la qualité des diplômes universitaires québécois, faudra-t-il également permettre un rat-

trapage des droits de scolarité par rapport à ceux perçus dans les autres provinces canadiennes, comme le souhaitent certains de ses collègues au sein de la CREPUQ? Sur cette question, Roch Denis persiste à souligner la situation particulière du Québec : le nombre élevé d’étudiants à temps partiel qui doivent travailler pour payer leurs études, le moindre niveau de scolarisation universitaire et l’absence d’une tradition de fréquentation de l’université, surtout chez les francophones.

«Je suis ouvert à la tenue d’un débat public sur cette question, comme l’est aussi le président de la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ), qui siègeait avec moi sur le comité mandaté par le gouvernement pour étudier la question du financement des universités», dit le recteur. Mais le débat doit être basé sur des études et des données, préci-

se-t-il, et prendre en considération tous les aspects de la question. «Si on examine la possibilité d’un dégel des droits de scolarité, il faudra en évaluer toutes les conséquences. On devra, entre autres, se demander si on veut continuer à avoir des universités en région. Mais, surtout, il ne faudra pas que cette possibilité occulte la nécessité d’un réinvestissement public substantiel.»

L'argent existe

Selon Roch Denis, la bataille pour le réinvestissement dans l’enseignement universitaire, c’est à Ottawa qu’elle doit être menée. «L’argent existe, dit-il. Il est dans les surplus du gouvernement fédéral.» Quant à ceux qui se demandent comment les universités peuvent crier famine tout en investissant massivement dans de nouveaux pavillons, il rétorque que les budgets de fonctionnement et les budgets d’immobilisation des établissements sont deux choses bien distinctes. «À l’UQAM, nous évaluons le manque d’espaces actuel pour loger nos professeurs, nos étudiants et nos activités de recherche à environ 35 000 mètres carrés. Que faut-il faire? Cesser de construire et risquer, dans quelques années, de ne pas pouvoir remplir notre mission d’accessibilité?» demande le recteur.

«Les universités québécoises veulent avoir les conditions adéquates pour exercer leurs missions de recherche et d’enseignement, pour assurer la qualité de la formation universitaire et son accessibilité, dit le président de la CREPUQ. C’est pour cela que mes collègues et moi, nous nous mobilisons.» Convaincu de l’urgence de sa cause, le recteur appelle d’autres voix à se joindre à la sienne. «Je souhaite que tous les groupes concernés prennent fermement position en faveur d’un réinvestissement public majeur, qui seul peut assurer le développement et l’autonomie du système universitaire. Il me semble que c’est une cause à laquelle on peut tous se rallier», conclut Roch Denis ●

Six nouvelles chaires du Canada



Photo : Nathalie St-Pierre

La vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, Danielle Laberge, les chercheurs Yanan Chen, Joanne Otis, Philippe Juneau, Colin Jones, Alain Beaulieu et le directeur exécutif du Programme des chaires de recherche du Canada, John ApSimon. Ne figure pas sur la photo, Yves Gingras.

Plus de 12 millions \$, voilà la somme totale que l’UQAM a reçue pour établir six nouvelles chaires de recherche du Canada et acquérir des équipements scientifiques dans le cadre des financements d’infrastructure du Fonds de relèvement permanent de la Fondation canadienne pour l’innovation (FCI). Les chercheurs titulaires des chaires sont Alain Beaulieu (question territoriale autochtone), Yves Gingras (histoire et sociologie des sciences), Colin Jones (modélisation régionale du climat), Philippe Juneau (écotoxicologie des microorganismes aquatiques), Joanne Otis (éducation à la santé) et Yanan Shen (biogéochimie).

«Je me réjouis de l’établissement de ces nouvelles chaires, grâce auxquelles l’Université pourra renforcer les masses critiques dont elle dispose déjà dans plusieurs domaines de recherche où elle se distingue, tels que les changements climatiques, la toxicologie de l’environnement et les sciences de la Terre», a déclaré Danielle Laberge, vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, lors de la cérémonie de lancement des chaires.

Par ailleurs, grâce au Fonds de relèvement de la FCI, douze autres chercheurs de l’UQAM ont reçu près de 3 millions \$ pour des infrastructures de recherche de pointe. Ce Fonds

s’adresse aux nouveaux chercheurs occupant un premier poste de professeur à temps complet dans une université canadienne. À noter que le gouvernement du Québec et d’autres partenaires des secteurs privé et public ont aussi contribué à ce financement.

Rappelons enfin que le Programme des Chaires de recherche du Canada vise notamment à attirer et retenir des chercheurs de haut calibre dans les universités canadiennes, de parfaire par la recherche la formation de personnel hautement qualifié et d’améliorer la capacité des universités de produire et d’appliquer de nouvelles connaissances.

Retour sur la Chine

En septembre dernier, le recteur et président de la CREPUQ dirigeait la délégation universitaire qui accompagnait la mission du premier ministre Jean Charest en Chine. Roch Denis est revenu favorablement impressionné par les échanges qui ont eu lieu là-bas et par l’intérêt des Chinois à l’égard des Québécois, comme il l’a écrit dans une lettre envoyée aux quotidiens pour protester contre la couverture médiatique morose de l’événement.

Sur le plan universitaire, si les accords découlant de cette mission se concrétisent, on pourra accroître la mobilité étudiante et professorale entre les deux pays, affirme le recteur. Jusqu’à maintenant moins de 1500 étudiants chinois fréquentent les universités québécoises et à peine quelques dizaines d’étudiants québécois vont étudier en Chine. «Considérant la place de la Chine sur l’échiquier mondial, les étudiants québécois auraient un avantage extraordinaire à la connaître davantage», souligne le président de la CREPUQ.

Dans un pays comptant 1790 établissements d’enseignement supérieur, on ne peut être partout à la fois. Pour l’UQAM, les liens les plus prometteurs de la mission ont été noués avec l’Académie des sciences sociales de Shanghai et avec l’Université des études et des langues étrangères de Pékin. Selon le recteur, les Chinois sont intéressés par l’expertise de l’UQAM dans des domaines aussi divers que les études internationales, les sciences de l’environnement et la gestion. Un large éventail de possibilités de collaboration pourrait donc s’ouvrir sur le plan de la recherche. Pour Roch Denis, cela n’équivaut pas à cautionner la répression des libertés civiles exercée en Chine. «Au contraire, dit-il, de tels échanges interculturels sont des actions positives qui s’inscrivent dans le sens de la démocratie.»

Bloguez-vous ?

Pierre-Etienne Caza

Si vous tendez l’oreille dans votre entourage, vous en entendrez sans doute parler. Les jeunes en sont friands et les personnalités les plus en vue s’y convertissent les unes après les autres. Apparu en 2002, le blogue est désormais un outil incontournable pour qui veut se faire connaître sur le Web.

L’Office québécois de la langue française a adopté en 2000 le mot *blogue*, une adaptation française du terme anglais *blog*, lui-même une contraction des mots *web* et *log* («journal, carnet de bord»). Amalgame entre la page Web personnelle et les forums de discussion, le blogue est habituellement rédigé et mis à jour régulièrement par une seule personne qui traite, sous forme de billets ou d’articles, de sujets variés selon ses intérêts. La plupart des blogues offrent aux lecteurs la possibilité de réagir et d’écrire leurs commentaires, suscitant ainsi une interaction.

Marjolaine Béland, chargée de cours à l’École des médias de l’UQAM et diplômée en multimédia interactif, invite ses élèves à créer leur blogue dans le cadre du cours *Initiation aux technologies numériques*, offert dans le cursus de journalisme, de relations publiques et d’animation et recherche culturelles. «En 2002, peu d’étudiants connaissaient les blogues, affirme-t-elle. Par contre, au début de ce trimestre-ci, trois étudiants avaient déjà leur propre blogue, avec des articles de fond très solides et un graphisme élaboré.»

Une étude américaine révélait récemment qu’un adolescent sur cinq possède un blogue. Selon Marjolaine Béland, cette popularité s’explique facilement parce que, contrairement à la page Web traditionnelle, le blogue se crée et se gère sans connaissances informatiques poussées. Il confère également une liberté de parole et une spontanéité aux participants, tout en démocratisant les échanges. «Le blogue ne requiert pas de mots de passe, comme c’est le cas sur plusieurs listes ou forums de discussion, explique-t-elle. Tous peuvent s’exprimer.»

«En revanche, ajoute-t-elle, il né-



Photo : Nathalie St-Pierre

Marjolaine Béland, chargée de cours à l’École des médias.

cessite une discipline et une assiduité que la page Web personnelle n’imposait pas. Si le blogueur ne rédige pas de nouveaux contenus au minimum chaque deux jours, les gens vont rapidement s’en désintéresser et aller voir ailleurs.» Car le nombre de blogues à visiter est, en effet, ahurissant.

La jungle des blogues

Le site Technorati recense à ce jour plus de 21 millions de blogues, à raison de 80 000 nouveau-nés quotidiennement. À ce rythme, le cap des 50 millions sera probablement franchi d’ici la fin de l’année.

Pour s’y retrouver et nous donner une idée de leur contenu, Marjolaine Béland a identifié pour nous quelques types de blogues : le journalistique, l’intime ou l’artistique, ainsi que le blogue photo, radio ou vidéo.

Si le blogue est au goût du jour, c’est beaucoup grâce au type journalistique, qui est l’apanage de ceux et celles qui aiment commenter l’actualité, amateurs autant que professionnels. Au Québec, par exemple, les journalistes Michel Vastel, Richard Martineau, Josée Blanchette, Jean-Pierre Cloutier et François Gagnon possèdent tous leur blogue.

Aux États-Unis, l’affaire Dan Rather sur le passé militaire du pré-

sident Bush a d’abord été initiée par des blogueurs qui ont mis en doute les éléments de son reportage. C’est également un blogueur américain qui a révélé – en dépit de l’interdiction de publication au Canada – une partie du témoignage de Jean Brault devant la Commission Gomery.

Malgré la relation étroite qui tend à se tisser entre blogue et journalisme, Marjolaine Béland invite ses étudiants à être vigilants et à toujours contre-vérifier les informations émanant des blogues, aussi sérieux et notoires soient-ils.

Des impacts encore méconnus

Les blogues plus «intimes» ou artistiques se veulent des vitrines pour y exposer passions et intérêts, pour y mousser ses talents ou encore pour y critiquer ou y encenser ceux des autres. «Certains inventent même de toutes pièces un «faux» blogue sur le mode du journal intime, pour le plaisir de développer une fiction», précise-t-elle.

Il se développe également de plus en plus de blogues photo, radio (*podcast*) et vidéo (*Vlog*), ce qui ouvre la porte à des possibilités vertigineuses,

puisque l’utilisation de téléphones cellulaires, capables de prendre des clichés et même de filmer le quotidien, permet dorénavant d’éditer des contenus Web du bout des doigts.

«On ne mesure pas encore l’impact des blogues», soutient Marjolaine Béland, que l’on a récemment invitée au Mali afin de donner des cours de création de sites Web. «Vous n’avez pas besoin de sites Web, mais de blogues», leur a-t-elle expliqué. Elle croit, en effet, que ces derniers peuvent devenir de formidables outils pour faire circuler l’information dans les pays aux régimes démocratiques encore fragiles, comme le Mali, tout comme ils peuvent s’avérer des outils de dissidence dans les pays totalitaires. Le magazine *l’Actualité* rapportait d’ailleurs dans sa dernière livraison que les autorités chinoises tentent de freiner la prolifération des blogues, puisque ceux-ci reprennent des articles de journaux étrangers qui sont censurés en Chine.

Selon Marjolaine Béland, le blogue est appelé à modifier le rapport entre le social et le politique. «L’action citoyenne, qui autrefois pouvait être bâillonnée, possède maintenant une tribune.» C’est ce que certains appellent déjà le blogue citoyen.

Et vous, bloguez-vous ? ●

QUELQUES BLOGUES QUÉBÉCOIS

www.quebeblogues.com



Photo : Nathalie St-Pierre

Jean-Claude Mareschal, professeur au Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère.

Le blogue scientifique

Depuis la mi-octobre, le professeur Jean-Claude Mareschal, du Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère, participe à *Science ! On blogue sur l’environnement*, une initiative de l’Agence Science-Press.

Il y a abordé jusqu’à maintenant le phénomène des changements climatiques, thématique principale à laquelle il est associé, mais aussi la hausse du prix du pétrole, les tsunamis, les volcans et les tremblements de terre. «Plusieurs sujets sont possibles, puisque nous vivons sur une planète dangereuse», lance-t-il en riant.

S’il a accepté de participer à ce blogue, c’est d’abord parce que l’on reproche souvent aux scientifiques de ne pas suffisamment communiquer avec le public. «J’ai pensé que c’était un bon moyen de vulgariser mes recherches et de les faire connaître aux gens», explique-t-il. Il évoque également, avec à-propos, les frustrations occasionnées dans la communauté scientifique par le retour en force du créationnisme (particulièrement chez nos voisins du Sud). «Pour contrer cette tendance, les scientifiques doivent eux aussi prendre la parole et expliquer les phénomènes aux gens.»

Jusqu’à maintenant, le professeur Mareschal aime les interactions suscitées sur le blogue. «Je voudrais qu’il y en ait davantage, mais pas trop», ajoute-t-il aussitôt, craignant un déferlement tel qu’il manquerait de temps pour pouvoir répondre adéquatement à tous les commentaires et questions des visiteurs. N’hésitez pourtant pas à aller y jeter un coup d’œil : blogue.sciencepresse.qc.ca

PUBLICITÉ

Comment faire un budget d’État, selon Yves Séguin

Marie-Claude Bourdon

«**Q**uand on parle de finances publiques, il faut sortir de l’aspect mathématique des choses pour comprendre qu’on parle de développement social, d’organisation de l’État, de vision de la société et que tout cela est éminemment politique», a lancé Yves Séguin d’entrée de jeu aux étudiants qui étaient venus entendre sa conférence : «**R**egard sur les finances publiques au Québec. Comment percevoir l’avenir ? ».

C’est devant une salle comble, le 16 novembre, que l’ex-ministre des Finances du Québec a fait sa première prestation publique depuis qu’il s’est joint au Département des sciences comptables de l’ESG, en septembre dernier, en tant que professeur invité. Organisée dans le cadre de la *Journée Découverte*, la conférence de l’économiste a donné aux étudiants présents un avant-goût de ce que sera son enseignement : vivant, pertinent et collé sur l’actualité politique.

Comment fait-on pour rédiger un budget d’État? C’est le sujet du cours sur les finances publiques qu’il proposera aux étudiants de baccalauréat et de maîtrise dès l’hiver prochain. «Il existe peu de documentation sur la façon dont il faut s’y prendre pour construire un budget d’État, note le professeur. Est-ce le ministre des Finances tout seul dans son bureau qui aligne des chiffres? Quelles sont les règles? Quels sont les choix possibles? Voilà le genre de questions auxquelles nous allons répondre dans ce cours.»

Égratignant au passage le gouvernement libéral qu’il a quitté lorsqu’on lui a retiré le portefeuille des Finances, en février dernier, Yves Séguin a souligné les contradictions d’un gouvernement qui affirme avoir les poches vides devant les employés du secteur public et qui tend en même temps une oreille attentive aux promoteurs de grands projets, comme celui qui vise à déménager le Casino de Montréal à des coûts dépassant le milliard.

Sus aux échappatoires fiscales! Si les finances du Québec sont extrêmement serrées, il faut choisir ses priorités, dit l’ex-ministre. Selon lui, la personne qui rédige un budget doit avoir à l’esprit que «80 % des recettes fiscales proviennent de 80 % des citoyens qui gagnent en moyenne 30 000 \$ par année.» À son avis, il reste beaucoup de ménage à faire dans les subventions aux entreprises et dans les échappatoires fiscales qui profitent aux citoyens les plus fortunés. Il a d’ailleurs interpellé les étudiants qui, dans quelques années, se feront «demander de monter des *off-shore* par leurs clients».

La question du déséquilibre fiscal sera-t-elle au programme? «Bien sûr», répond celui qui a lancé le concept. «Au Québec, les fluctuations annuelles dans les montants de péréquation sont plus importantes en termes de revenus que tous les surplus que le gouvernement peut aller chercher grâce à diverses mesures fiscales. On ne peut pas ne pas en tenir compte.»

Yves Séguin n’a pas manqué de critiquer sévèrement les annonces faites quelques jours plus tôt par le ministre fédéral des Finances, Ralph



Photo : Nathalie St-Pierre

La conférence de l’économiste a donné aux étudiants présents un avant-goût de ce que sera son enseignement : vivant, pertinent et collé sur l’actualité politique.

Goodale. «Jusqu’à maintenant, les gens à Ottawa ont toujours fait comme si les surplus budgétaires n’existaient

pas, a-t-il rappelé, mais devant l’ampleur des surplus projetés, ils se disent qu’ils ne peuvent plus les cacher.»

Quelles baisses d’impôt?

Les promesses de baisses d’impôt du gouvernement fédéral sont loin de

l’impressionner. À elle seule, l’augmentation des revenus fiscaux provenant de la taxe sur l’essence sera plus importante que toutes les réductions consenties, affirme l’économiste, précisant que «depuis la Deuxième Guerre Mondiale, malgré les prétentions des gouvernements successifs, il n’y a jamais eu de baisse d’impôt au fédéral.»

L’attitude du fédéral est telle que «les contribuables vont peut-être finir par se dire, comme on le fait aussi en Alberta, qu’il vaudrait mieux se retirer» de la fédération, a lancé l’ex-ministre... Aux journalistes présents qui lui ont demandé s’il ne serait pas tenté par un retour en politique, éventuellement aux côtés du nouveau chef du Parti Québécois, André Boisclair, Yves Séguin a répondu qu’il est très heureux de se retrouver à l’UQAM. Et s’il comprend l’exaspération des souverainistes, il ne se dit pas prêt pour autant à sauter la clôture. En fait, il tient surtout à «garder sa liberté de parole». Ce sera maintenant aux étudiants d’en profiter •

Le recteur reçoit les Palmes académiques

Le recteur, M. Roch Denis, a reçu des mains du consul de France à Québec, M. François Alabrune, les insignes d’Officier de l’Ordre des Palmes académiques du Ministère français de l’Éducation nationale, de l’Enseignement supérieur et de la Recherche.

Cet honneur lui a été rendu en récompense de la qualité des services qu’il a rendus à la France et de l’attachement qu’il lui a manifesté, ainsi que pour sa contribution exceptionnelle au développement des échanges universitaires entre la France et le Québec.

Les Palmes académiques sont accordées sur proposition du ministre des Affaires étrangères aux étrangers et aux Français résidant à l’étranger qui contribuent de façon significative à l’expansion intellectuelle, scientifique et artistique de la France dans le monde.



Photo : Denis Chalifour

PUBLICITÉ

Les changements climatiques pour tous

Dominique Forget

La conférence des Nations unies sur les changements climatiques qui s’ouvre le 28 novembre serait, selon les organisateurs, le plus important événement non sportif organisé à Montréal depuis Expo 67. Pendant deux semaines, quelque 10 000 délégués et observateurs, en provenance de 191 pays, discuteront de l’éventuelle mise en application du Protocole de Kyoto. Or, l’événement ne se déroulera pas uniquement derrière les portes du Palais des congrès : plusieurs dizaines d’activités parallèles entoureront la conférence, donnant aux citoyens l’occasion de découvrir différents points de vues et initiatives. C’est à l’UQAM que se tiendra l’un des événements périphériques majeurs, un colloque public de quatre jours organisé dans le cadre des Rencontres Sciences et société.

«Il y a dix ans à peine, on avait du mal à convaincre la population et même certains scientifiques de l’imminence des changements climatiques», se rappelle René Laprise, professeur au Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère et co-organisateur de l’événement. «Aujourd’hui, on se retrouve à l’autre opposé du spectre. Les gens soupçonnent les changements climatiques dès qu’il y a un ouragan dans le Sud où qu’une forte pluie submerge l’autoroute Décarie. Or, le climat vit et a toujours vécu des aléas naturels. Je crois qu’il faut remettre les pendules à l’heure. Le colloque sera l’occasion idéale pour mettre la population au fait.»

Le Québec au premier plan

L’impact du réchauffement de la planète sur les populations du Québec sera le premier volet abordé dans le cadre de la Rencontre Sciences et société. «Plus on est proche des pôles, plus les changements climatiques se font sentir, souligne le professeur Laprise. Notre territoire est donc particulièrement vulnérable. Dans le Grand Nord, la fonte du pergélisol a commencé à endommager les infrastructures. Certaines pistes d’atterrissage ressemblent désormais à des montagnes russes.» Le matin du 30 novembre, des experts discuteront des impacts sur les écosystèmes de la province, sur les ressources hydriques, sur l’économie locale ainsi que sur la santé et la sécurité publique.

Le lendemain, on s’intéressera plutôt au cas du Sahel, une région tropicale qui vit avec des variations natu-



Photo : Nathalie St-Pierre

Le professeur René Laprise du Département des sciences de la Terre et de l’atmosphère.

relles importantes de son climat. «Le manque d’organisation de la société rend l’adaptation aux fluctuations climatiques très difficile, poursuit M.

Laprise. Les variations dans le régime des pluies par exemple mettent en péril les activités de nombreux agriculteurs. Ça prouve en quelque sorte

que le Québec doit structurer son plan d’action s’il ne veut pas être pris au dépourvu.»

L’après-midi sera réservé à des tables rondes où des panels d’experts discuteront avec le public de différentes mesures d’adaptation aux changements climatiques. En effet, selon le professeur Laprise, il est utopique de penser que les émissions de gaz à effet de serre pourront être réduites à un niveau suffisant pour renverser le réchauffement de la planète. Ainsi, il ne faut plus penser uniquement en terme de réduction, mais également en terme d’adaptation. Parmi les mesures envisagées : la révision des critères de conception des bâtiments et l’adaptation du choix des espèces agricoles.

Prévenir et guérir

Le deuxième volet du colloque, qui ne s’étendra que sur une demi-journée, portera sur la physique du climat, la spécialité du professeur Laprise qui dirige le Centre pour l’étude et la simulation du climat à l’échelle régionale.

«On parlera de la variabilité naturelle du climat et des simulateurs qui nous permettent de prédire ce qui s’en vient, dit-il. On discutera un peu de la physique et des mathématiques qui se cachent derrière cette science, mais il ne s’agira pas de discussions pointues. On a demandé à tous les conférenciers d’éviter les termes techniques et d’expliquer les choses simplement.»

Bien que les questions d’adaptation occuperont une place importante, celle de la réduction des gaz à effet de serre ne sera pas évacuée pour autant. Le troisième et dernier volet du colloque y sera entièrement consacré. «Ne serait-ce que pour protéger la qualité de l’air que nous respirons, on doit réduire les émissions le plus possible, croit le professeur. D’ailleurs, ces efforts faciliteront l’implantation des mesures d’adaptation qui devront être utilisées en complément. Avec les changements climatiques, il faut prévenir et guérir à la fois.» ●

SUR INTERNET
www.sciencessociete.uqam.ca/climat/

Le colloque Sciences et société sur les changements climatiques se tiendra à l’amphithéâtre du pavillon Sherbrooke (SH-2800), du **30 novembre au 3 décembre**. L’entrée est libre pour les étudiants et les délégués de la conférence de pays non-membres de l’OCDE. Pour les autres, on demande une contribution de 50 \$ pour l’ensemble du colloque ou de 20 \$ pour une journée. On peut obtenir toutes les informations sur le programme et s’inscrire en consultant le site Internet.

David Schindler de retour à Montréal

Dominique Forget

Au mois d’octobre 2004, la 4^e Conférence mondiale des journalistes scientifiques attirait à Montréal quelque 500 participants, venus d’une soixantaine de pays pour discuter des trucs du métier et recueillir les derniers échos des coulisses de la science. L’activité la plus attendue était sans conteste un débat entre le scientifique danois Bjorn Lomborg – auteur du livre à succès *The Skeptical Environmentalist* qui ne cesse de défrayer les manchettes en prétendant que notre planète est en meilleure santé qu’il y a un siècle – et David Schindler, écologiste de renom et brillant orateur, professeur à l’Université d’Alberta. Le Canadien n’a pas mis de temps à mettre son adversaire KO. «J’avais presque pitié de lui et je me suis retenu pour ne pas le démolir

autre mesure, se rappelle-t-il aujourd’hui en riant. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus lui donnent un peu de charisme, mais ses arguments ne font pas le poids.»

Cette semaine, Schindler est de retour en ville, invité par l’Observatoire du Globe de Montréal et le Département des sciences biologiques de l’UQAM. Le 30 novembre, il donnera à l’amphithéâtre du pavillon Sherbrooke une conférence grand public intitulée *Réchauffement du climat, eutrophisation des lacs et pénurie des ressources en eau - Réserves en eau dans l’Ouest canadien au 21^e siècle*. Il sera cette fois seul sur la scène, sans personne pour contester ses propos. Même les plus grands pourfendeurs de la pensée écologique n’arriveraient pas à démonter les arguments que David Schindler compte mettre de l’avant durant sa conférence. «Dans les

prairies de l’Ouest canadien, dit-il, le débit des rivières a diminué de 30 à 80 %. Le niveau des lacs a baissé et certaines zones marécageuses ont disparu. Personne ne peut le contredire.»

Les prairies ont toujours formé une région semi-aride en raison des Rocheuses qui les abritent de la pluie. Mais au cours du 20^e siècle, le climat s’est réchauffé de 1 à 4 °C, provoquant une augmentation de l’évaporation et minant les réserves d’eau douce du territoire. Ce n’est que la pointe de l’iceberg, révèle le professeur Schindler. Durant l’hiver, les épisodes de dégel entraînent la fonte périodique des neiges. L’eau s’infiltre alors dans le sol pour rejoindre la nappe. Lorsque vient la période de fonte normale, au printemps, il n’y a plus suffisamment de neige pour recharger les rivières. Or, c’est précisément au printemps et à l’été que les



L’écologiste David Schindler.

besoins de consommation sont les plus grands. On irrigue les champs, on remplit les piscines, on nettoie sa voiture, etc.

Suite en page 7 ►

PUBLICITÉ

Infuser la science au centre-ville.

Le Complexe des sciences Pierre-Dansereau de l'UQAM

UQAM

Prenez position

On a maintenant un campus très vivant !

Il n'y a pas plus heureux ces jours-ci que le doyen de la Faculté des sciences, M. Gilles Gauthier. Sa faculté va enfin recevoir la visibilité qu'elle mérite grâce notamment aux activités médiatiques et aux réjouissances qui entourent le parachèvement du Complexe des sciences Pierre-Dansereau.

Ce 2^e campus de l'UQAM, derrière la Place des Arts, affiche une unité architecturale unique par rapport aux autres pavillons qui composent l'Université. Les bâtiments nouveaux du Complexe Pierre-Dansereau, très audacieux par leur gabarit et leur fenestration, se marient étrangement bien avec le plus ancien du site, le pavillon Sherbrooke, construit en 1911, le principe unificateur étant la brique jaune, resplendissante, solaire.

Croisant le doyen sur la passerelle vitrée qui unit le pavillon Sherbrooke au pavillon de Chimie et de Biochimie, un collègue professeur lui a exprimé sa joie d'avoir une vue sur quelque chose de beau, d'harmonieux et d'enfin terminé, confie le doyen. Après dix années passées dans la boue à contempler des pavillons abandonnés ou des constructions bancales (maintenant démolies) qui jonchaient l'arrière des pavillons existants, de voir des jardins, des arbres, de belles allées, des constructions magnifiques et, surtout, une population étudiante dynamisée par l'arrivée des étudiants de sciences biologiques a tout pour réjouir le corps professoral et au premier chef, le doyen.



→ Gilles Gauthier

«Maintenant que tous nos départements sont rassemblés dans un même périmètre, le sentiment d'appartenance est beaucoup plus fort en sciences», d'expliquer Gilles Gauthier qui précise que les collaborations sont maintenant beaucoup plus faciles entre

chercheurs de même que les interactions avec la Faculté et les services qu'elle offre. Il cite la renaissance du café étudiant, rebaptisé le Fractal, au pavillon Sherbrooke, grâce à l'implication notamment des étudiants en biologie. Le déménagement de la Bibliothèque des sciences dans l'«aile Kimberley» est aussi considéré comme un élément extrêmement positif et pour les utilisateurs et pour le personnel. La rénovation de l'amphithéâtre du pavillon Sherbrooke amène déjà quantité de visiteurs au Complexe, une salle de 350 places et bien équipée faisant cruellement défaut, avant, à l'UQAM.

M. Gauthier se réjouit également des nouvelles résidences universitaires qui offrent, entre autres, des studios pour les professeurs invités. «Tout campus qui se respecte se doit de pouvoir loger les personnalités que nous invitons», de préciser le doyen, sans compter les 500 chambres réservées aux étudiants qui s'ajoutent aux 430 que nous avons déjà au coin de René-Lévesque et Sanguinet.

L'arrivée de la Télé-université sur le 2^e campus de l'UQAM facilitera également les collaborations et les échanges. L'UQAM partage déjà un doctorat en informatique cognitive avec la TÉLUQ et envisage de développer un programme véritablement «bimodal» avec ses nouveaux voisins, de façon à permettre aux étudiants du doctorat d'effectuer leurs études en sciences cognitives en présenciel (en salles de classe), à distance, ou dans une combinaison des deux, laissée entièrement au choix de l'étudiant. De plus, un chantier visant à établir une majeure en sciences de l'environnement conjointe avec la TÉLUQ fait partie des projets.

Il ne reste plus qu'au «Cœur des sciences» d'assurer prochainement un lien organique entre université et société, au sein de ce quadrilatère entièrement refait, qui fait déjà des envieux.

Angèle Dufresne



→ Vue aérienne du Complexe des Sciences Pierre-Dansereau

Petite histoire d'un grand chantier



→ Jean-François Giroux

Le nouveau pavillon des Sciences biologiques, le Département l'attendait depuis dix ans. Après avoir vu leurs collègues de chimie/biochimie et sciences de la Terre quitter le vieux pavillon de la rue Saint-Alexandre, les biologistes ont pris leurs aises et occupé tout

l'espace. Mais en quittant, ils ont découvert des moisissures et des champignons derrière les étagères, les filières... Leur nouveau pavillon du Complexe des sciences Pierre-Dansereau est à peine plus grand en terme de superficie occupée, mais oh combien plus propre, éclairé, ventilé, lumineux. Et la «famille» scientifique est enfin réunie au Complexe des sciences !

C'est avec beaucoup d'orgueil que le directeur du Département des sciences biologiques, M. Jean-François Giroux, fait faire la tournée du propriétaire. «Nous occupons quatre étages du nouveau pavillon : le rez-de-chaussée et les trois premiers étages où les professeurs et les centres de recherche sont regroupés par affinités. L'animalerie est logée au sous-sol». Les étages supérieurs du bâtiment devraient être loués à des entreprises de biotechnologie. Les salles de cours conventionnelles alternent avec les salles de réunions plus petites pour les étudiants du baccalauréat en biologie par APP. On y trouve aussi quantité de laboratoires d'enseignement où les étudiants en sarreau, gants et lunettes manipulent avec précision béchers et éprouvettes, dissèquent, notent, soupèsent, analysent, ignorant les visiteurs qui les observent.

Les labos «humides» ont l'eau, le gaz, des hottes de ventilation, des frigos et tout un équipement des plus complexes selon les disciplines; les labos «secs» sont des salles de travail avec ordinateurs. Chaque professeur a son laboratoire de recherche, 50 profs, 50 laboratoires. Certains pourront enfin installer leur équipement dernier cri obtenu grâce à des subventions de la Fondation canadienne pour l'innovation (FCI). Ainsi, les chercheurs en génomique végétale auront leur matériau sous la main en tout temps; ils pourront, en effet, rapatrier de McGill ou d'ailleurs, plants et pousses qui profiteront de l'air contrôlé et réchauffé des magnifiques serres que l'on finit d'installer au 3^e étage. Et, nouveauté que peu d'universités peuvent se payer : le laboratoire de virologie ultra-sécuritaire de «Confinement 3». On a pu y pénétrer parce que son installation n'est pas

complétée, mais dans quelques jours, précise Jean-François Giroux, ne pourront y mettre les pieds que ceux qui ont les codes d'accès nécessaires. On ne manipule pas sans risque les virus... C'est le nouveau laboratoire du titulaire de la Chaire de recherche du Canada en rétrovirologie humaine, Benoit Barbeau.

Une rentrée mouvementée

En août, pour l'accueil des étudiants, le chantier était loin d'être fini. Les murs des trois premiers étages du pavillon étaient à peine secs, des morceaux de carton recouvraient les planchers des corridors, il y avait de la poussière partout. Les bulldozers et les dix-roues circulaient en tous sens à l'extérieur. M. Giroux se rappelle être allé chercher rue Saint-Alexandre des craies et des brosses à tableau pour les nouvelles salles de cours la veille du jour J et se demande encore comment a pu se faire la rentrée étudiante sans encombre majeur.

Les biologistes sont de grands débrouillards. C'est le département qui recueille le plus de subventions de recherche en tout et pour tout, 8 millions de dollars cette année. Que ce soit en chaloupe sur un lac, à pied dans la forêt boréale, les marais, les tourbières ou à traquer les oies blanches du Grand Nord, les équipes de l'UQAM forment depuis 35 ans des étudiants remarquablement préparés pour repousser les frontières des sciences de la vie. M. Giroux n'en est que plus fier de son nouveau domaine !

Le Département des sciences biologiques de l'UQAM c'est :

- 300 étudiants de 1^{er} cycle inscrits au baccalauréat en biologie en apprentissage par problèmes (APP) et au certificat en écologie;
- 130 étudiants de cycles supérieurs inscrits à la maîtrise et au doctorat en biologie, au DESS en toxicologie de l'environnement, au DESS en intervention ergonomique en santé et sécurité au travail;
- 20 stagiaires post-doctoraux;
- 50 professeurs; 50 chargés de cours; 55 employés de soutien administratif et technique.

C'est aussi trois grands axes d'enseignement et de recherche :

- Écologie
- Biotechnologie/biologie moléculaire
- Environnement-santé/toxicologie

Une visite guidée architecturale

L'architecte bien connu Mario Saia est l'un des maîtres d'œuvre «visuels» du nouveau Complexe des sciences Pierre-Dansereau de l'UQAM. Il affirme s'être inspiré des campus américains, celui de Harvard notamment, et des béguinages hollandais – ces endroits paisibles où vivaient les communautés religieuses – pour créer un ensemble de bâtiments et de petites courtes, où la verdure est à l'honneur.

Le dénominateur commun de l'ensemble est sans contredit son aspect boisé. Où que l'on soit, le regard croise un jardin. Et le piéton est roi et maître sur le campus, car les voitures n'y pénètrent pas. Ces courtes permettent donc à la fois aux étudiants de circuler d'un bâtiment à l'autre, mais aussi du campus à la ville, notamment grâce à la renaissance de la rue Kimberley. «Cette dernière constitue l'épine dorsale de l'ensemble architectural, puisque les nouveaux bâtiments s'articulent autour d'elle», explique M. Saia.

Le Cœur des sciences

«Le recteur tenait absolument à conserver les bâtiments annexes de l'ancienne École technique de Montréal (1911), devenu le pavillon Sherbrooke», précise M. Saia. La chaufferie, la forge et l'aile Kimberley ont donc été rénovées pour accueillir le «Cœur des sciences», qui devrait commencer à battre cet hiver.

La Bibliothèque des sciences a déjà emménagé dans l'«aile Kimberley» (d'anciens ateliers), que l'architecte a prolongé d'une partie vitrée, ce qui offre une salle de lecture des plus lumineuses, avec vue sur le jardin central. «En allongeant le bâtiment, on redonne encore plus de vie à la rue Kimberley, qui se trouve ainsi délimitée de part et d'autre par la Bibliothèque des sciences et par le pavillon des Sciences biologiques», explique M. Saia.

Les résidences universitaires

Comme pour le pavillon des Sciences biologiques, le verre jaune signale les entrées des résidences universitaires. Un détail intéressant : à partir du troisième étage, côté sud, le bâtiment est en porte-à-faux, légèrement décalé au-dessus de son jardin. «C'est pour laisser entrer la lumière au maximum», précise l'architecte. On remarque également de grandes fenêtres qui couvrent deux étages et qui permettent aux résidents de profiter de salons avec une luminosité naturelle.



» «Cœur des sciences»



» Bibliothèque des sciences



» Vue de la cour intérieure des résidences et du pavillon TÉLUQ



→ Vue de la rue Kimberley

Le pavillon des Sciences biologiques

Ce pavillon est en forme de spirale dont la hauteur semble s'adapter à son environnement. Au nord il rivalise avec le bâtiment des résidences universitaires; à l'est il est sensiblement de même hauteur que l'ancien siège social de Bell Canada, alors qu'à l'ouest il se fait discret face à la Bibliothèque des sciences.

Sa façade sud, conjuguée à la présence du pavillon Président-Kennedy, sert d'écrin et met en valeur l'église Saint-John-The-Envangelist, qui se reflète dans son revêtement vitré. Celui-ci est tout de verre transparent, jaune ou gris, traçant le motif symbolique de l'ADN, qu'une vue aérienne du bâtiment permet de distinguer clairement.

Faire des sciences en « forêt » urbaine

Les étudiants, professeurs et employés du nouveau Complexe des sciences de l'UQAM sont choyés. Et pour cause. Ils auront la chance, désormais, d'évoluer au cœur de la cité, tout en profitant du calme d'un environnement champêtre. Le meilleur de deux mondes, quoi !

Le plan d'ensemble du Complexe, avec ses 166 arbres, ses pelouses et sa circulation piétonne, s'inspire des modèles des plus beaux campus universitaires nord-américains où la nature pénètre les masses architecturales, l'explique l'architecte-paysagiste Claude Cormier. «L'objectif n'était pas de créer une enclave, mais une sorte de forêt urbaine, une oasis de verdure, constituée de cours et de jardins, en harmonie avec le centre-ville», précise-t-il.

Les grands axes de circulation du quadrilatère sculptent le territoire en tapis verts, de dimensions variables, qui sont autant de lieux de rencontre, de détente et de réflexion. Des rangées d'arbres bordent les allées et le rythme irrégulier de leur plantation évoque la forêt.

Des havres de paix

Le pavillon des Sciences biologiques accueille dans sa cour intérieure un jardin intimiste, facile d'accès et visible à partir de plusieurs endroits du bâtiment. Vu de haut, le dessin du jardin s'apparente à une éclosion florale à l'intérieur d'un écrin de verre et de maçonnerie. Des buttes verdoyantes en forme de pétales de fleurs interrompent la trame régulière du sol. Chaque pétale est recouvert de plantes représentatives de la flore québécoise pour former deux fleurs géantes autour d'arbres qui leur servent de pistils. On a planté plus de 5 000 plantes herbacées et vivaces, pour la plupart tolérantes à la sécheresse et

M. Saia attire notre attention sur l'intérieur du pavillon des Sciences biologiques. Des couloirs longent la cour intérieure, alors que les salles de classe, les laboratoires et les bureaux sont situés derrière. Une porte cochère donnant sur la rue Kimberley permet une circulation entre la rue Saint-Urbain, la cour intérieure et le Cœur des sciences.

Le revêtement de briques jaunes, utilisé pour chacun des nouveaux bâtiments comme du plus ancien, le pavillon Sherbrooke, est fort prisé en Europe, mais il demeure peu utilisé ici. D'aucuns ont décrié son utilisation. «Je crois que ce n'est pas le matériau qui est détesté, mais bien la fonction des bâtiments qui ont été construits avec ce revêtement au Québec, comme les hôpitaux ou les bâtiments administratifs», précise M. Saia, ajoutant que cette brique reflète la lumière de façon magnifique.

exigeant un entretien minimal.

Dans un autre jardin jouxtant les résidences étudiantes et le pavillon de la TÉLUQ, on trouve également un motif floral, en ardoise cette fois, entouré d'arbres, qui pave les sentiers.

Vers l'ouest, dans le secteur du «Cœur des sciences», l'aménagement des cours et des jardins n'est pas encore complété. C'est là que l'on trouvera la plus forte concentration d'arbres (127) de l'ensemble du campus. Leur regroupement formera des cimes au feuillage léger offrant une ombre partielle l'été et laissant pénétrer le soleil en hiver. Quant au sol, il a été modulé afin de former de grandes zones gazonnées légèrement inclinées. «En libérant la cour de toute circulation automobile, nous avons voulu créer un havre de paix où les piétons pourront s'asseoir et circuler en toute tranquillité», précise Claude Cormier.

Le plan d'aménagement paysager n'a rien laissé au hasard, qu'il s'agisse de la dimension esthétique ou environnementale. La sélection des espèces d'arbres et autres végétaux s'est faite en collaboration avec les professeurs du Département des sciences biologiques, en fonction de leur intérêt botanique, écologique ou socio-économique. «Il s'agit d'arbres indigènes du Canada et d'Amérique du Nord, faciles d'entretien, tolérants aux conditions urbaines et dont la taille, grande et petite, facilite l'équilibre entre l'ombre et la lumière», souligne Claude Cormier.

Claude Gauvreau



→ Pavillon de la TÉLUQ

Le pavillon institutionnel

La façade de ce pavillon qui héberge la TÉLUQ ressemble à un rideau qui ondule. Le verre utilisé a été pixellisé pour que, de l'intérieur, chaque section obtienne un dégradé de translucide à transparent, un effet surprenant.

L'entrée du pavillon, rue Sherbrooke, semble écrasée par ce rideau de verre qui se soulève à peine pour laisser entrer les gens. Pourtant, dès que l'on y pénètre et que l'on y descend les quelques marches menant au hall, un dégagement d'une hauteur de trois étages explose et capte la lumière du jardin à l'arrière. Donnant sur la rue Kimberley, les fenêtres de la face ouest rappellent de grands arbres.

En résumé, l'architecte Mario Saia (de la firme Saia, Barbarese et Topouzanov) jumelée pour ce projet à Tétrault Parent Languedoc et associés) croit que ce campus sera un havre de paix, un «creuset du savoir», où le bruit de la ville sera étouffé par un aménagement qui fait la part belle aux jardins et aux allées piétonnières; un lieu qui allie modernité et espaces verts, où il fera bon étudier et travailler.

Pierre-Etienne Caza



→ Jardin intérieur du pavillon des Sciences Biologiques

Certification LEED

L'UQAM vise l'argent pour son pavillon vert

À Montréal, les pavillons universitaires poussent comme des champignons... écologiques. L'École Polytechnique de Montréal, l'Université Concordia et l'UQAM ont chacune inauguré un bâtiment dit «durable» au cours des derniers mois. Des trois nouvelles constructions, le pavillon des Sciences biologiques de la rue Saint-Urbain pourrait être le premier à décrocher la prestigieuse certification LEED. À ce jour, seul l'édifice de la TOHU situé dans le quartier Saint-Michel de Montréal a obtenu une telle reconnaissance.

Sommairement, le programme *Leadership in Energy and Environmental Design*, ou LEED, sert à évaluer la performance environnementale des bâtiments. Selon une grille de critères très sévères, un immeuble peut obtenir une certification de niveau LEED, argent, or ou platine. La TOHU a décroché l'or, l'UQAM vise l'argent. «Selon nos calculs, nous devrions obtenir 35 points», affirme Vivian Irschick, architecte de la firme Tétrault Parent Languedoc et associés et responsable du processus d'attestation LEED pour le pavillon des Sciences biologiques de l'UQAM. «Il est toutefois possible que le US Green Building Council, en évaluant notre demande, décide de ne pas nous attribuer tous ces points. Il nous en faut 33 pour décrocher l'argent.» Notons que l'UQAM a déposé sa demande auprès de l'organisme d'attestation américain parce que le Conseil du bâtiment durable du Canada n'existait pas à l'époque où elle a entamé ses démarches.

Les composantes vertes dont on a doté le pavillon des Sciences biologiques sont aussi diversifiées qu'originales. À titre d'exemple, les eaux de pluies et de ruissellement sont récupérées, traitées, puis réutilisées pour alimenter les toilettes et les systèmes d'irrigation des jardins. Des urinoirs secs (une simple cartouche sert à éliminer les odeurs) devraient également permettre d'économiser des dizaines de milliers de gallons d'eau par année.

Deux systèmes d'aération

Au chapitre de l'efficacité énergétique, les designers ont pensé à intégrer des détecteurs de luminosité naturelle pour réduire le temps d'utilisation des appareils d'éclairage dans les corridors. En outre, le système d'alimentation en air frais du bâtiment a été scindé en deux. «On a 160 000 pieds cubes par minute qui vont vers les laboratoires humides et 160 000 pieds cubes par minute qui sont acheminés aux laboratoires secs, aux salles de cours et aux bureaux, indique Mme Irschick. Les 160 000 pieds cubes qui sortent des salles où l'on ne manipule pas de produits chimiques sont recirculés à l'entrée du bâtiment, ce qui permet des économies notamment au niveau du chauffage et de la climatisation.»

L'architecte est aussi fière des matériaux qui ont été choisis pour construire le nouveau pavillon. «On a accordé la priorité aux matériaux locaux et à ceux dont le contenu est en partie recyclé», souligne-t-elle. Qui plus est, 70 % des déchets de construction ont été détournés du site d'enfouissement et seront recyclés.

Les efforts ne s'arrêtent pas là. On a utilisé des peintures et des tapis émettant peu de substances chimiques volatiles, on a installé des systèmes de ventilation dans les salles de photocopieurs et on a choisi des hottes chimiques dont le taux d'aération varie en fonction du degré d'ouverture de la paroi frontale. Pour l'entretien, on a même prévu utiliser des produits nettoyants certifiés écologiques.



➤ Aperçu de la serre au 3^e étage du pavillon des Sciences biologiques



➤ Trémies où se font les raccordements de gaz et d'eau pour les laboratoires

Vélos et douches

Pour favoriser les modes de transport durables, on a installé 224 supports à vélo et des douches pour permettre aux cyclistes de se rafraîchir avant d'entamer leur journée de travail. On a aussi réservé à l'intérieur du garage des places pour les usagers de voitures hybrides et les adeptes de covoiturage.

Au mois de décembre, Vivian Irschick enverra tous les documents requis par le US Green Building Council. Elle espère avoir des nouvelles en début d'année 2006. Suivront des audits et autres démarches de vérification. «Ce n'est pas n'importe quel bâtiment vert qui peut obtenir une certification, note-t-elle. Les organismes d'accréditation nous demandent de prouver tout ce que nous alléguons. Ainsi, le processus n'engendre pas seulement des coûts en raison des matériaux ou des systèmes choisis, mais également des preuves qu'il faut fournir.» Construire «vert» est plus coûteux à tous les niveaux, mais la préservation de l'environnement n'a pas de prix.

Dominique Forget



➤ Un laboratoire de biologie

CIBL’ES : les impacts de l’innovation

Marie-Claude Bourdon

Selon les évaluateurs de la Fondation canadienne pour l’innovation (FCI), il s’agit d’un projet unique au monde. Le Consortium sur l’innovation, les performances et le bien-être dans l’économie du savoir (CIBL’es) qui vient d’être lancé à l’UQAM a pour mission d’étudier les retombées des innovations sur les performances des organisations et le bien-être des individus.

«Il y a eu beaucoup de recherche sur les déterminants et les impacts des innovations scientifiques et technologiques», dit Ginette Legault, vice-doyenne à la recherche de l’École des sciences de la gestion (ESG), qui a piloté le démarrage du projet. «L’originalité du CIBL’es, c’est de mesurer aussi les impacts des innovations sociales et organisationnelles, qui ont été très peu étudiés.»

Le projet se démarque également par son ampleur : des informations provenant de dizaines de banques de données seront croisées grâce à la puissance de calcul des ordinateurs et logiciels acquis pour équiper les laboratoires du CIBL’es.

Lancé le 16 novembre dernier, le Consortium est financé à hauteur de 3,85 millions de dollars par la FCI, le gouvernement du Québec et d’autres partenaires tels que IBM et Microsoft qui ont fait des contributions importantes de matériel dans le cadre de la Campagne majeure de développement. Au moment de son octroi, il s’agissait pour la FCI de la plus importante subvention d’infrastructure en sciences humaines et sociales accordée à une université canadienne.

«Aucun chercheur travaillant seul à son ordinateur ne pourrait avoir les moyens qui seront à notre disposition grâce à cette infrastructure de recherche», affirme Denis Harrisson, professeur au Département d’organisation et ressources humaines et chercheur principal du CIBL’es. Jusqu’à maintenant, divers facteurs incluant la



Photo : Nathalie St-Pierre

Ginette Legault, vice-doyenne à la recherche à l’École des sciences de la gestion, a piloté le projet du CIBL’es. Denis Harrisson, professeur au Département d’organisation et ressources humaines, en est le chercheur principal.

diversité des technologies de stockage ont empêché le croisement des banques de données qui seront utilisées par les chercheurs du CIBL’es, qu’il s’agisse d’informations sur les investissements en recherche et développement, de données sur le nombre de brevets accordés aux entreprises d’une région ou sur les politiques de conciliation travail/famille qui y sont mises en oeuvre.

Une centaine de chercheurs

«En d’autres mots, les banques de données ne se parlent pas. Or, le but du CIBL’es, c’est justement de les faire converser et d’accroître d’autant les perspectives de recherche interdisciplinaire», souligne le chercheur principal du Consortium, qui regroupera une centaine de chercheurs disséminés à travers plusieurs unités de recherche.

Trois centres de recherche, dont le Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) dirigé par Denis Harrisson, cinq chaires de re-

cherche du Canada, quatre chaires institutionnelles et deux observatoires font partie du CIBL’es. Les chercheurs viennent de domaines aussi variés que l’économie, la géographie, la science politique, les sciences de la gestion et les sciences comptables.

«Est-ce que les investissements en recherche et développement se traduisent par une augmentation du nombre de brevets accordés? Si oui, dans quelles conditions? Quels sont les facteurs favorables à l’innovation sociale? Est-ce que ce sont les mêmes que ceux propices à l’innovation technologique? Voilà le type de questions qui seront posées par les chercheurs

du CIBL’es», explique Ginette Legault, qui insiste sur le fait que tous les secteurs de l’économie marchande, publique et sociale se retrouveront sous la loupe des membres du Consortium.

Facteurs propices

Le but ultime du CIBL’es est de constituer un corps de données «permettant d’établir l’ensemble des conditions favorables à l’émergence des innovations», note Denis Harrisson. La demande est importante du côté des organisations, qui souhaiteraient connaître le secret d’une innovation

réussie. Or, si les chercheurs ont bien quelques hypothèses, ils disposent de peu de faits empiriques pour leur répondre.

«La littérature est riche, précise Ginette Legault. On ne prétend pas tout inventer. Mais les savoirs sont morcelés entre les différents types d’innovation. Notre objectif est d’arriver, d’ici quelques années, à mettre en lumière quelques constantes concernant les déterminants des innovations et leurs impacts, à tous les niveaux.»

Si le CIBL’es a pour ambition de créer de nouveaux savoirs, il a aussi un objectif très clair de transfert des connaissances, affirme la vice-doyenne. On voudrait que les résultats du Consortium alimentent la réflexion de tous ceux qui s’intéressent à l’innovation au gouvernement et dans les organisations.

Toutes sortes d’activités de diffusion seront organisées, dont une série de conférences financée par la Banque de Montréal dans le cadre de la Campagne majeure de développement. Des chercheurs de calibre international seront invités au CIBL’es et on souhaite aussi attirer en grand nombre les étudiants aux cycles supérieurs. Installé au pavillon AB, le Consortium veut devenir «un milieu de travail stimulant et un lieu de mobilisation de la relève scientifique», déclare Ginette Legault avec enthousiasme. Quant aux premiers résultats, Denis Harrisson promet qu’on en aura «dès la fin de la première année.» ●

Dan Seni, lauréat SAVE



Photo : Nathalie St-Pierre

Le professeur Dan Seni (au centre) du Département de management et technologie de l’École des sciences de la gestion a reçu le prix du meilleur article lors de la conférence 2005 de la SAVE International (International Society of American Value Engineers)

à San Diego, Californie.

Le 16 novembre 2005, Alain LeBlanc a remis officiellement le prix à M. Seni, en présence du doyen de l’École des sciences de la gestion de l’UQAM, M. Pierre Filiatrault. M. LeBlanc est sous-directeur, dévelop-

pement d’affaires et planification stratégique, dans la gestion des approvisionnements, chez Pratt & Whitney Canada ainsi que Président sortant de la Société canadienne d’analyse de la valeur.

► SCHINDLER – Suite de la page 6

Depuis sept ans, le Sud de l’Alberta et de la Saskatchewan doivent composer avec des pénuries d’eau durant l’été. La situation risque de dégénérer dans les années à venir, croit le professeur Schindler. Pour lui, il ne fait aucun doute : les Canadiens doivent apprendre à réduire leur consommation. «On consomme deux fois plus d’eau que les Européens en moyenne et pourtant, leur confort est équivalent au nôtre», note le professeur qui s’est déjà mérité le prix Killam pour les sciences naturelles et la Médaille d’or Gerhard-Herzberg du CRSNG, la plus haute récompense décernée en science au Canada.

L’écologiste croit aussi que les agri-

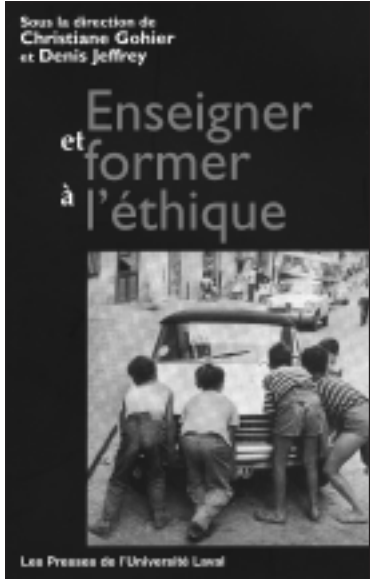
culteurs devront se mettre à cultiver des espèces qui requièrent moins d’arrosage. En outre, les décideurs devront cesser de détourner le cours des rivières comme on considère le faire avec la Peace River afin d’alimenter les Albertains installés dans le sud de la province. «Ce genre d’ouvrage engendre des pertes monstres, dit-il. On doit plutôt installer les industries près des cours d’eau naturels.» David Schindler tient dans sa manche d’autres constats et solutions potentielles. Il les réserve toutefois pour sa conférence. Tout comme la dernière fois, il ne craint pas avoir de mal à gagner son auditoire montréalais ●

Conférence publique

La conférence publique intitulée *Réchauffement du climat, eutrophisation des lacs et pénurie des ressources en eau : réserves en eau dans l’Ouest canadien au 21^e siècle* se tiendra le **mercredi 30 novembre 2005, à 19h**, au grand amphithéâtre du pavillon Sherbrooke (200, rue Sherbrooke Ouest, local SH-2800). Elle sera présentée en anglais.

L'éthique : une dimension incontournable de l'éducation

Les enseignants sont constamment appelés à réfléchir sur les valeurs qu'ils transmettent. Or, si les questions éthiques à l'école ne sont pas nouvelles, elles ont pris de plus en plus de place au cours des dernières années. Ce retour à l'éthique dans le milieu scolaire – et dans la société en général – sert de toile de fond à l'ouvrage *Enseigner et former à l'éthique*, publié sous la direction de Christiane Gohier, professeure au Département d'éducation et de pédagogie de l'UQAM, et de Denis Jeffrey, professeur à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval.



L'ouvrage réunit une douzaine de textes rédigés par des chercheurs spécialistes québécois, français et belges. Ensemble, ils nourrissent une réflexion sur les dimensions éthiques dans la formation enseignante et professionnelle. Publié aux Presses de l'Université Laval, ce recueil d'articles aborde trois grandes questions : les rapports entre éthique, morale et éducation; les divers aspects éthiques dans l'intervention éducative; et les rapports entre théorie et pratique dans le questionnement éthique.

Écritures migrantes

Dans son dernier ouvrage intitulé *Les passages obligés de l'écriture migrante*, publié chez XYZ éditeur, le professeur Simon Harel du Département d'études littéraires propose un bilan critique des «années migrantes» de la littérature québécoise. Par l'étude des écrits du mouvement *Vice versa*, de Naïm Kattan, de Régine Robin, d'Antonio D'Alfonso et d'Émile Ollivier, il tente de dégager les forces et les faiblesse d'un discours sur la

pluralité qui compose notre imaginaire contemporain.

De nombreuses recherches au Québec sont consacrées aux manifestations diverses de «l'identitaire» et cette expression est devenue un mot fétiche qui ne permet pas de dire ce que sont les nouvelles formes de migration et d'hybridité qui nous habitent, écrit M. Harel. Quant au discours théorique et critique qui met de l'avant l'errance au détriment du lieu habité, lequel serait un espace coercitif, il est plus que temps d'en interroger les fondements et les objectifs implicites, affirme l'auteur.



Rappelons que Simon Harel est également directeur à l'UQAM du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT).

Guerre en Irak

Au cours des mois qui ont précédé l'invasion anglo-américaine de l'Irak, en mars 2003, tous les alliés des États-Unis ont dû se prononcer, non seulement par rapport à la nécessité d'une opération militaire, mais aussi face à leur solidarité avec ces derniers.

Comment la guerre en Irak a affecté les rapports des États-Unis avec quelques-uns de leurs partenaires les plus importants et dans quelle mesure elle a créé des divisions profondes qui risquent d'avoir des conséquences à long terme pour les relations internationales sont parmi les questions abordées dans l'ouvrage collectif intitulé *Diplomaties en guerre*, publié sous la direction d'Alex Macleod et de David Morin, professeur et doctorant en science politique.

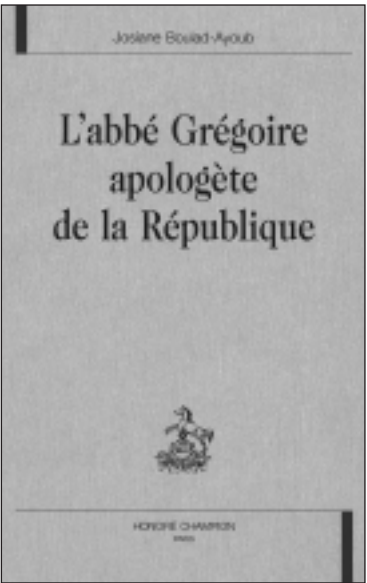
Des États comme la Russie, la Chine, la Grande-Bretagne, la France,



l'Allemagne et le Canada ont, pour des raisons diverses, choisi leur camp en décidant de faire ou non la guerre à l'Irak. Les auteurs examinent ici, en détail, la position de chacun de ces pays et la lecture que leurs dirigeants font du dossier irakien. Paru aux éditions Athéna.

Un prêtre révolutionnaire

L'abbé Grégoire, apologiste de la République, titre du dernier ouvrage de la professeure Josiane Boulad-Ayoub, titulaire de la Chaire UNESCO de philosophie politique et de philosophie du droit, est le portrait d'un chrétien sincère et d'un républicain convaincu, à l'époque de la Révolution française.

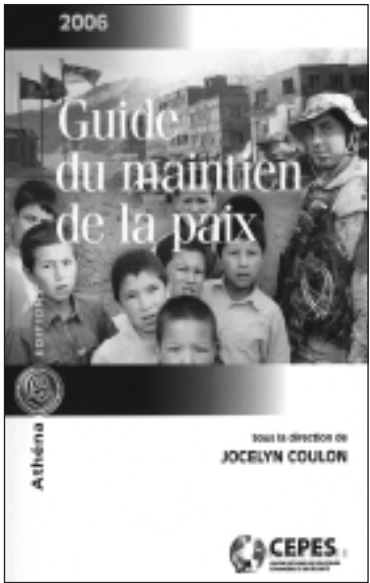


Selon l'auteure, ce prêtre républicain fut en quelque sorte la conscience morale et politique de la Révolution. Grégoire prônait le retour à la tradition égalitaire de l'église primitive, sans despotisme hiérarchique, tout en adhérant au républicanisme comme théorie générale de la liberté politique et de la souveraineté du peuple. Cette figure mé-

connue a mené plusieurs combats sous l'horizon de la tolérance pour que se réalisent l'émancipation des Juifs, l'abolition de l'esclavage et la liberté de culte. Il a aussi contribué à la création d'institutions républicaines importantes comme le Conservatoire des arts et métiers et l'Institut national. Dépassant l'eurocentrisme de ses contemporains, l'abbé Grégoire a défendu les idées de liberté, d'égalité et de fraternité pour les citoyens de tous les pays, sans distinction de races, de religions ou de couleurs. Paru en France chez Honoré Champion Éditeur.

Le maintien de la paix en 2006

En août 2000, l'ONU remettait à ses membres le rapport Brahimi, un document contenant une soixantaine de recommandations afin de réformer le système des opérations de paix, durablement questionné par les tragédies de Somalie, du Rwanda et de Bosnie. Lourdeur bureaucratique oblige, on ne s'attendait pas à ce que ces mesures soient mises en œuvre rapidement. C'est pourtant le cas, à peine cinq ans plus tard, et c'est ce dont la quatrième édition du *Guide du maintien de la paix* rend compte, par un dossier spécial de sept textes qui font le point sur certaines des recommandations les plus importantes du rapport Brahimi et, aussi, «sur des éléments pour le moins anodins contenus dans le rapport, mais qui ont pris au cours des ans une importance toute particulière.»



Sous la direction de Jocelyn Coulon, cet ouvrage regroupe les textes d'experts, dont le secrétaire général adjoint de l'ONU, Jean-Marie Guéhenno. Il regroupe également des textes hors dossier et des sections documentaires (chronologies des missions de paix, statistiques et sites

Internet). Il est publié aux éditions Athéna, en collaboration avec le Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité (CEPES) de l'UQAM. Mélanie Pouliot, coordonnatrice du CEPES, a rédigé deux des trois sections documentaires.

La mondialisation et les entreprises

Sous la direction de Michèle Rioux, professeure associée au Département de science politique de l'UQAM et directrice des recherches au Centre Études internationales et Mondialisation (CEIM), l'ouvrage intitulé *Globalisation et pouvoir des entreprises* «met l'accent sur la tension grandissante entre l'élargissement de l'espace de liberté des firmes multinationales et l'absence de contrepouvoirs permettant de contrôler ces puissantes organisations.» Il soulève la question centrale suivante : *comment rétablir l'équilibre non seulement entre les droits et les devoirs des entreprises, mais également entre la liberté économique et l'intérêt public ?*, et ce, dans différentes régions de la planète : Afrique, Asie de l'Est, Chili, États-Unis, Mexique et Vietnam.



Divisé en neuf chapitres, l'ouvrage donne la parole à 13 auteurs, dont plusieurs proviennent du Département de science politique de l'UQAM, soit Christian Deblock, Bonnie Campbell et Mathieu Arès, ainsi que les diplômés Ariane Lafortune, Marcelo Solervicens et Anik Veilleux, également coordonnatrice de l'Institut d'études internationales de Montréal. Il est publié aux éditions Athéna, en collaboration avec le Centre Études internationales et Mondialisation (CEIM) de l'UQAM.

Suite en page 12 ►

PUBLICITÉ

Médicaments

Comprendre ce qui se cache derrière l’ordonnance

Dominique Forget

D’ici les prochains mois, le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec adoptera sa toute première Politique du médicament. Bien qu’on ne connaisse pas le contenu exact de cette dernière, on sait qu’elle viendra encadrer l’accessibilité aux médicaments, leur prix et leur utilisation. De l’avis de plusieurs analystes, une telle politique est devenue essentielle, notamment en raison de la croissance astronomique du nombre d’ordonnances et de la hausse constante des coûts qui y sont associés. En effet, alors que la population canadienne a augmenté de 10 % au cours des dix dernières années, le nombre d’ordonnances au pays a grimpé de 74 %. On ne peut pas attribuer cette hausse uniquement au vieillissement de la population. Les personnes âgées ne sont que 20 % plus nombreuses qu’il y a dix ans.

Au Département de kinanthropologie, la professeure Catherine Garnier connaît bien la situation. Grâce à une subvention de 2,5 millions de dollars sur cinq ans obtenue en 2004 du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH), elle dirige un groupe de recherche interdisciplinaire et interuniversitaire qui s’intéresse autant aux processus entourant la découverte des nouvelles molécules qu’aux tactiques de marketing des compagnies pharmaceutiques ou aux relations patients-médecins.



Photo : Nathalie St-Pierre

La professeure Catherine Garnier, du Département de kinanthropologie.

Le Groupe d’étude sur l’interdisciplinarité et les représentations sociales (GEIRSO) réunit notamment des chimistes, des biochimistes, des économistes, des sociologues et des psychologues. Ces experts ne vien-

nent pas que des universités du Québec, mais également de la France, de la Suisse, de l’Allemagne, de Hollande et des États-Unis. «On réalise désormais qu’il faut tenir compte de l’ensemble de la chaîne du

médicament, de la conception jusqu’à la consommation, si l’on veut comprendre les phénomènes qui entourent leur usage, fait valoir Mme Garnier. La hausse de la consommation des antidépresseurs, par exemple, ne peut être expliquée en abordant la question uniquement sous l’angle médical.»

Un tour de force

Cet automne, la professeure Garnier a réussi un tour de force. Un an et demi à peine après avoir obtenu sa subvention du CRSH, elle a mis sur pied un congrès international qui a su attirer près de 300 spécialistes dont les intérêts gravitent autour de la question. Intitulé «Médicaments – Conception, production, consommation : perspectives interdisciplinaires pour un avenir commun», l’événement s’est tenu du 30 août au 2 septembre dernier. «Je me suis heurtée à toutes sortes d’objections quand j’ai d’abord soulevé l’idée d’organiser ce congrès, raconte-t-elle. On m’a dit que c’était trop tôt, que le GEIRSO n’était pas encore mûr. On m’a dit que des biologistes ne se déplaceraient pas pour venir assister à un congrès en sciences humaines. Et bien d’autres choses encore.»

Tous ont dû admettre après coup que l’événement a été un franc succès. Des nouveaux liens se sont formés, de futures collaborations mijotent et on songe à publier les échanges suscités par les séances plénières. «Les chercheurs travaillent généralement de façon cloisonnée,

souligne madame Garnier. Mais pour vraiment comprendre l’ensemble de la chaîne du médicament, il faut transcender les clivages disciplinaires. Personnellement, je n’ai jamais trouvé beaucoup d’intérêt aux congrès qui sont trop ciblés. C’est lorsqu’on est confronté à de nouvelles idées que ça devient intéressant.»

Prochain congrès

Le Congrès s’est conclu sur une allocution prononcée par le ministre Philippe Couillard. «Il est venu nous présenter les grandes lignes de la démarche qui a conduit à la formulation de la prochaine Politique sur les médicaments, dit la professeure Garnier. Nous n’avons pas encore vu ce document dans sa forme finale, mais d’après les propos du ministre, il semble que la conception de la Politique ait tenu compte, jusqu’à un certain point, de l’idée de la chaîne. On verra bien quand la version définitive sera publiée.»

En attendant, la professeure Garnier songe déjà à un second congrès. «Il n’est pas question d’en faire un événement annuel, ce serait trop exigeant, mais on envisage de le rendre bisannuel, dit-elle. Ce pourrait être de nouveau à Montréal, mais certains de nos collègues européens pourraient aussi prendre la relève. Il ne faut pas seulement favoriser les échanges entre disciplines, mais aussi entre pays.» ●

PUBLICITÉ

LUNDI 28 NOVEMBRE

Département de psychologie

Conférence : «Les destins de la pulsion de mort», de 19h à 21h.
Animatrice : Louise Grenier.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS- 2705.
Renseignements :
Louise Grenier
987-3000, poste 4184
grenier.louise@uqam.ca

MARDI 29 NOVEMBRE

BioMed - Centre de recherches biomédicales

Conférence : «Genetic Analysis of the Lazarillo-ApoD Gene in Flies and Mice. A Role for Lipocalins in Redox Balance, aging Regulation, and the Pathogenesis of Neurodegenerative Diseases», de 11h à 12h.
Conférencier : M. Diego Sanchez, Université de Valladolid, Espagne.
Pavillon des Sciences biologiques, salle SB-M240.
Renseignements :
Eric Rassart
987-3000, poste 3953
rassart.eric@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/biomed/

UQAM Générations

Café-débats 50 + : «Survivre à ses propres rôles professionnels : à la retraite, a-t-on un devoir de changement ou une responsabilité de maintenir ses acquis?», de 13h30 à 15h.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

IEIM (Institut d'études internationales de Montréal)

Table ronde : «Les enjeux de la cop-11 et de la première réunion des Parties au Protocole de Kyoto», de 19h à 21h.
Conférenciers : Pierre Beaudet, Alternatives; Philippe Bourke, Regroupement national des Conseils régionaux de l'environnement; Keith Newman, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier; etc.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements :
Domynyck Therrien
987-3000, poste 3667
therrien.dominique@uqam.ca
www.ieim.uqam.ca

Amnistie Internationale Groupe UQAM

Conférence : «Lutte contre le terrorisme et droits humains : une difficile cohabitation», de 19h à 21h.
Conférenciers : Élisabeth Vallet, chercheure, Chaire Raoul Dandurand; François Crépeau, vice-président, Fondation canadienne des droits de la personne; Benoît Gagnon, docteur en droit, spécialiste en Biométrie.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-R340.
Renseignements :
Lorelou Desjardins
987-3000, poste1938
amnistie@uqam.ca
www.er.uqam.ca/nobel/amnistie/html/nouvelles.htm

MERCREDI 30 NOVEMBRE

Faculté des sciences

Colloque : «Les changements climatiques», de 9h à 17h15;
1^{er} décembre de 9h30 à 17h15;
2 décembre de 9h à 18h et
3 décembre de 10h à 13h.
Conférenciers : Alain Bourque, directeur impacts et adaptations, Consortium Ouranos; Claude Villeneuve, professeur, Département des sciences fondamentales, UQAC, etc. Pavillon Sherbrooke, Amphithéâtre (SH-2800).
Renseignements :
Katherine Savard
987-3000, poste 0850
savard.katherine@uqam.ca
www.sciencessociete.uqam.ca/climat/

Département des sciences biologiques

Conférence : «Les petites protéines G et leurs régulateurs chez C. elegans : de la génomique fonctionnelle à l'identification de cibles thérapeutiques», de 11h à 12h.
Conférencière : Sarah Jenna, Ph.D, Département d'anatomie et biologie cellulaire, Université McGill.
Pavillon des Sciences biologiques, salle SB-M250.

Renseignements :

Catherine Mounier
987-3000, poste 8912
mounier.catherine@uqam.ca
www.unites.uqam.ca/dsbio/

Centre de design de l'UQAM
Exposition : «Le monde d'Alfred», jusqu'au **18 décembre**, du mercredi au dimanche de 12h à 18h.
[Voir page 2 du journal.]
Renseignements :
987-3000, poste 3395
centre.design@uqam.ca
centrededesign.uqam.ca

École des sciences de la gestion

Conférence : «La formation qualifiante et transférable : un concept ou des exigences débattues par les acteurs sociaux?», de 12h30 à 14h.
Conférenciers : Ginette Legault, titulaire, Chaire de gestion des compétences; Paul Bélanger, CIRDEP; Daniel Beaupré, Observatoire sur la gestion stratégique des RH; Brigitte Voyer, Module d'éducation et de formation des adultes.
Pavillon des Sciences de la gestion, Salle BELL (R-2155).
Renseignements :
Lise Ravault
987-3000, poste 2153
ravault.lise@uqam.ca

CEPES (Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité)

Conférence : «Médias et conflits armés», de 12h30 à 14h.
Conférenciers : Catherine Saouter, professeure, Département de communication, UQAM; Isabelle Gusse, professeure, Département de science politique, UQAM; Rémi Landry, ancien militaire et candidat au doctorat, Université de Montréal.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Mélanie Pouliot
987-3000, poste 8929

pouliot.melanie@uqam.ca
www.er.uqam.ca/nobel/cepes/

Département de science politique

Conférence : «Gaza et la feuille de route», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Julien Bauer, UQAM; commentatrice : Marie-Joëlle Zahar, Université de Montréal.
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-3316.
Renseignements :
Jacques Hérivault
987-3000, poste 1609
herivault.jacques@uqam.ca
www.politis.uqam.ca

Axe Écologie-Sciences Biologiques-UQAM

Conférence : «Climate Warming, Eutrophication and Loss of Water Resources : Western Canada's Water Supply in the 21st Century», de 19h à 20h.
Conférenciers : D.W. Schindler, Killam Memorial Professor in Ecology, University of Alberta.
Pavillon Sherbrooke, salle SH-2800.
Renseignements :
Hélène Gaonach
987-3000, poste 1968
gaonach.helene@uqam.ca
www.geotop.uqam.ca

TÉLUQ

Conférence : «Les grands communicateurs» , de 19h à 20h30.
Conférencier : Jean-François Lépine, journaliste et animateur, Radio Canada.
TÉLUQ, 100, Sherbrooke Ouest, salle 1550.
Renseignements :
Denis Gilbert
1-800-463-4728, poste 5282
dgilbert@teluq.quebec.ca
www.teluq.quebec.ca

JEUDI 1^{er} DÉCEMBRE UQAM Générations

Conférence : «Intervention sonore pour soi et pour les autres», de 13h30 à 15h30.
Conférencière : Monique Bailly.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

Département de danse

Essai chorégraphique de Aurélie Pedron, dans le cadre de la Passerelle 840, à 18h.
Pavillon de danse, Piscine-théâtre (K-R380).
Renseignements :
www.unites.uqam.ca/danse/

VENDREDI 2 DÉCEMBRE CEIM (Centre Études internationales et Mondialisation)

Conférence : «Quel avenir pour la ZLEA?», de 9h30 à 12h.
Christian Deblock, directeur du CEIM; Sylvain Turcotte, directeur des recherches en économie et sécurité, Chaire Raoul Dandurand en études stratégiques et diplomatiques; Christine Fréchette, présidente et fondatrice du Forum sur l'intégration nord-américaine (FINA).
Pavillon Hubert-Aquin, salle A-1715.
Renseignements :
ceim@uqam.ca
www.ceim.uqam.ca

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Les systèmes régionaux d'innovation au Canada : les industries fondées sur la science», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Jorge Niosi, Chaire de recherche du Canada en gestion de la technologie, UQAM.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-3000, poste 4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

Département des sciences économiques

Conférence : «Theory and Evidence on the Effects of Income Segregation on Crime Rates», à 15h30.
Conférencier : David Bjerk , McMaster University et RAND.
Pavillon des Sciences de la gestion, salle R-5460.
Renseignements :
eco@uqam.ca

LUNDI 5 DÉCEMBRE CEPES (Centre d'études des politiques étrangères et de sécurité)

Table-ronde : «Autour de l'ouvrage *Diplomaties en guerre : Sept états face à la crise irakienne*», de 12h30 à 14h.
Conférenciers : André Laliberté, auteur; Jacques Lévesque, auteur; Dan O'Meara; Stéphane Roussel; professeurs au Département de science politique, UQAM; président de séance et commentateur : Ben Rowswell, diplomate canadien.
Pavillon Judith-Jasmin, Salle des Boiseries (J-2805).
Renseignements :
Mélanie Pouliot
987-3000, poste 8929
cepes@uqam.ca
www.er.uqam.ca/nobel/cepes

MARDI 6 DÉCEMBRE UQAM Générations

Café-débats 50 + : «Qui enseigne et comment : maîtres traditionnels ou professeurs modernes?», de 13h30 à 15h.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

JEUDI 8 DÉCEMBRE École des sciences de la gestion

Conférence : «La démarche d'identification et de développement de la relève des cadres intermédiaires dans le réseau de la santé et des services sociaux», de 12h30 à 14h.
Conférenciers : Ahmed Benhadji et Jean-Claude Laurin, psychologues du travail et conseillers, Centre de référence des directeurs généraux et des cadres.
Pavillon des Sciences de la gestion, Salle BELL (R-2155).
Renseignements :
Lise Ravault
987-3000, poste 2253
chaire-competences@uqam.ca

UQAM Générations

Conférence : «Tenants et aboutissants de la protection de la jeunesse», de 13h30 à 15h30.
Conférencière : Sonia Gilbert.
Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

Capteur de rêves

Documentaire : *The Take*, une présentation du Fébriloscope, de 21h15 à 23h15.
Office national du film du Canada, 1564 St-Denis.
Renseignements :
Marilyn Paquin
987-3000, poste 7889
marilynpaquin@hotmail.com
www.capturedereves.org/febriloscope

VENDREDI 9 DÉCEMBRE TOXEN - Centre de recherche en toxicologie de l'environnement

«Colloque annuel TOXEN», de 8h30 à 17h30.
Pavillon Sherbrooke, salles SH-4800 et SH-2800.
Renseignements :
Guylaine Ducharme
987-3000, poste 7920
toxen@uqam.ca

École des arts visuels et médiatiques

Exposition étudiante : «Paramètre 2005», jusqu'au **17 décembre**, du mardi au samedi, de 12h à 18h.
Pavillon Judith-Jasmin, Galerie de l'UQAM (J-R120).
Renseignements :
987-8421
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

CIRST (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie)

Conférence : «Collecter, circuler, contraindre et répéter : quatre modalités pour standardiser les connaissances et les pratiques en matière d'innovation médicale», de 12h30 à 14h.
Conférencière : Virginie Tournay, Department of Social Studies of Medicine, Université McGill.
Pavillon Thérèse-Casgrain, salle W-3235.
Renseignements :
Marie-Andrée Desgagnés
987-3000, poste 4018
cirst@uqam.ca
www.cirst.uqam.ca

IEIM et Département d'histoire

Conférence : «New Sources and Approaches the Study of Cold War : Integrating the «South» into the Picture», de 12h30 à 14h.
Conférencier : Christian Ostermann, Director of the Cold War International, History Project, Washington D.C.
Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
Domynyck Therrien
987-3000, poste 3667
therrien.dominique@uqam.ca
www.ieim.uqam.ca

Un portail Internet pour renforcer la sécurité publique

Claude Gauvreau

«Encore une fois cette année, la rivière des Prairies est menacée de sortir de son lit. Rien de grave, toutefois, car une opération de déglçage à la hauteur de Pierrefonds est parvenue à faire baisser le niveau des eaux qui avaient crû sous l’effet des pluies diluviennes.»

Voilà le type d’information auquel les citoyens de la région montréalaise pourraient avoir accès grâce au site Internet de la *Vigie multirisques de Montréal*. «L’objectif de ce site innovateur est de créer un outil de communication rapide et efficace destiné à la fois au grand public et aux intervenants en sécurité civile», explique Pierre Bérubé. Celui-ci, chercheur à la Chaire en relations publiques de l’UQAM, et Jonathan Martel, étudiant à la maîtrise en communications, ont conçu un prototype de portail Internet qu’ils ont développé sous l’égide du Centre de sécurité civile de Montréal, en collaboration avec la Direction de la santé publique de la Métropole.

Le portail Internet comprendra des tableaux de bord avec des indicateurs permettant de mesurer le degré de gravité des risques et de suivre l’évolution d’une situation. En cas d’inondation dans une région, par exemple, le tableau pourrait fournir des données sur les débits et niveaux d’eau, sur la quantité de maisons habitables ou non, et sur le nombre de personnes évacuées. «Non seulement les citoyens pourront-ils être informés en direct grâce aux informations mises à jour d’heure en heure, mais le portail offrira une section d’informations plus pointues à l’intention des intervenants d’organismes de sécurité ou de santé. Enfin, des spécialistes analyseront et interpréteront les données brutes de manière à aider le public à comprendre un phénomène donné tout en évitant les réactions alarmistes», souligne M. Bérubé.

Internet, outil incontournable
L’idée d’une vigie multirisques a

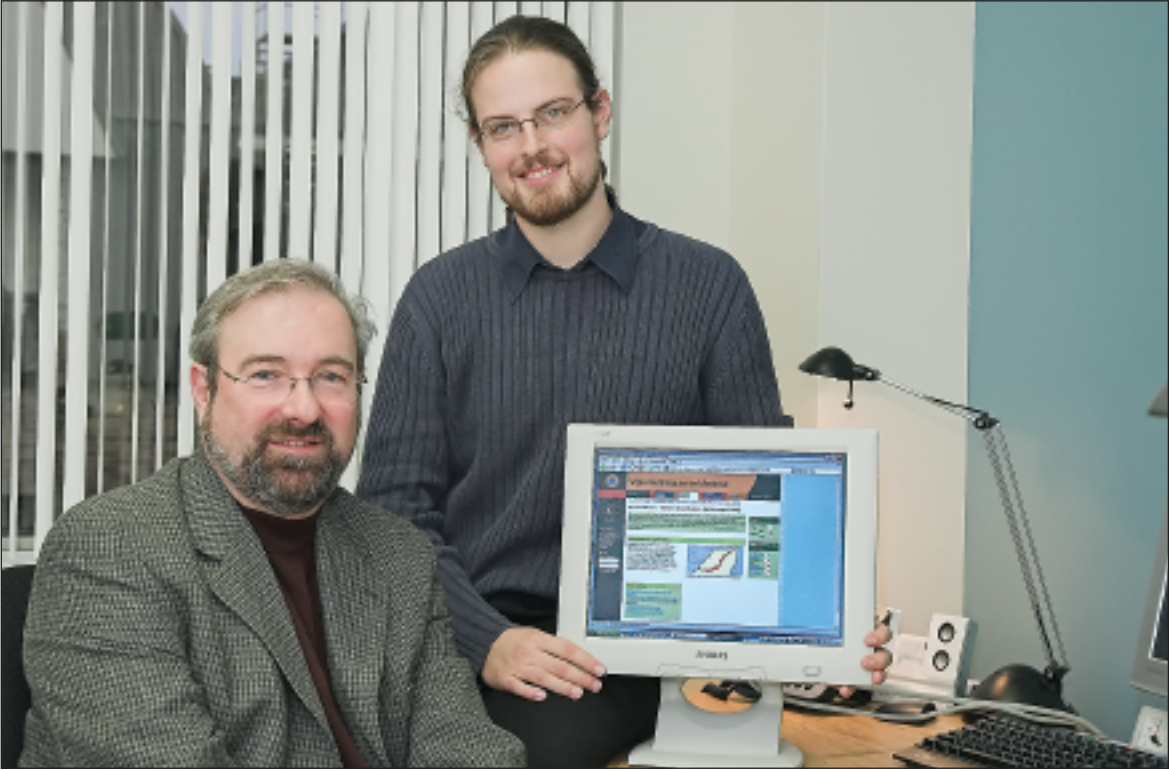


Photo : Michel Giroux

Pierre Bérubé de la Chaire en relations publiques et Jonathan Martel, étudiant à la maîtrise en communications.

germé l’an dernier dans la foulée d’un colloque organisé par la Chaire en relations publiques auquel participaient des membres du Centre de sécurité civile. «Afin de mieux comprendre les besoins et ce qui se fait en matière de prévention et de sécurité, nous avons, dans un premier temps, rencontré les représentants de divers organismes qui jouent un rôle clé dans ces domaines : Urgences-Santé, la Société de transport de Montréal, les Services policiers et d’incendie et le Centre d’urgences 911, pour ne nommer qu’eux», précise M. Bérubé.

Le projet est aussi tributaire de recherches effectuées à la chaire sur des initiatives internationales et sur le rôle d’Internet en contexte d’urgence ou de crise. Toute crise, quelle qu’en soit la cause – séisme, attentat terroriste ou épidémie – est un processus complexe comportant plusieurs étapes et à chacune d’elles des stratégies de communication appropriées doivent être élaborées, rappelle M. Bérubé. «À la suite de récentes tragédies, dont celle des tsunamis en

Asie, des spécialistes en prévention de l’ONU ont souligné l’importance de bien identifier les facteurs de risques potentiels, d’installer un système de surveillance permanent, notamment par voie électronique, et de réaliser un travail d’information et d’éducation auprès des populations.»

Un système de vigie permet aux intervenants d’être alertés et de réagir rapidement, suivant les plans d’urgence établis. Dans cette perspective, Internet est devenu un outil de gestion et de communication incontournable en rassemblant en un lieu unique une masse d’informations pouvant être transmises à un grand nombre d’individus, poursuit le chercheur.

Réduire l’incertitude

Pierre Bérubé et Jonathan Martel se sont basés sur une typologie des risques potentiels en matière de sécurité ou de santé utilisée par les intervenants de la région de Montréal. Les risques, dont l’ampleur varie selon les situations, peuvent être sociaux (grèves dans les services publics

ou émeutes), naturels (inondations, pollution atmosphérique, incendies, tempêtes), technologiques (pannes

ou accidents affectant les infrastructures publiques) et biologiques (virus épidémique, contamination par un produit dangereux, etc.).

En contexte de crise appréhendée ou réelle, il est primordial de réduire l’incertitude qui alimente les sentiments de méfiance, d’inquiétude, voire de panique, au sein de la population. Et on ne peut le faire qu’en transmettant rapidement des informations fiables et précises sur une base régulière, affirme M. Bérubé. «Si les citoyens sont bien informés et savent comment agir, cela facilitera d’autant l’application de mesures d’urgence et le travail des intervenants», ajoute Jonathan Martel.

«Le projet de portail, que nous voulons le plus convivial possible, pourrait être opérationnel d’ici environ deux ans, prévoit M. Bérubé. Entre temps, nous allons poursuivre le repérage d’indicateurs utiles, tout en constituant des banques de données sur les meilleures façons d’intervenir, en nous inspirant d’expériences d’ici et d’ailleurs.» ●

SUR LE CAMPUS

LUNDI 12 DÉCEMBRE

École des sciences de la gestion
FORUM URBA 2015 : «Le Havre Bonaventure, enjeu stratégique pour Montréal», à 17h30.
Conférencier : Jacques Coté, directeur général, Société du Havre. Pavillon Athanase-David, salle D-R200.
Renseignements :
junca-adenot.florence@uqam.ca

MARDI 13 DÉCEMBRE

UQAM Générations
Café-débats 50+ : «Le Père Noël : créateur de joie ou créateur d’emploi?», de 13h30 à 15h. Pavillon Maisonneuve, salle B-R200.
Renseignements :
Chantal Lebeau
987-3000, poste 7784
lebeau.chantal@uqam.ca
www.generations.uqam.ca

MERCREDI 14 DÉCEMBRE

Département de danse
Spectacle : «4 fois/sem», dans le cadre du cours «Spectacle chorégraphique dirigé» du programme de baccalauréat en danse, jusqu’au 17 décembre à 20h. Création de Avi Kaiser et Sergio Antonino.
Studio de l’Agora de la danse, 840 Cherrier.
Renseignements :
www.unites.uqam.ca/danse/

MARDI 20 DÉCEMBRE

Département de musique
Concert de l’Orchestre d’harmonie du Département de musique de l’UQAM, à 20h.
Chef d’orchestre : Jean-Louis Gagnon.
Centre Pierre-Péladeau, Salle Pierre-Mercure.
Renseignements :
Hélène Gagnon
987-3000, poste 0294
gagnon.helene@uqam.ca

La fête de fin d’année du recteur

La fête de fin d’année du recteur se tiendra, cette année encore, au Centre de design, le lundi 19 décembre à 16h. Elle sera précédée à 15h, d’un événement de reconnaissance pour les employés de 25 ans d’ancienneté.

Formulaire WEB

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l’adresse suivante : www.uqam.ca/bref/form_calendrier.htm 10 jours avant la parution.
Prochaines parutions :
9 et 23 janvier 2006.

PUBLICITÉ

Benoît Huot, au sommet de son art

Pierre-Etienne Caza

Le nageur Benoît Huot était récemment en lice pour l’obtention de l’un des premiers trophées paralympiques de l’histoire, à titre de meilleur athlète masculin des Jeux d’Athènes où il a remporté six médailles, dont cinq d’or, et fracassé trois records du monde.

Volubile et manifestement doté d’une détermination à toute épreuve, il affirme que ce genre de reconnaissance lui importe peu. «Je préfère atteindre mes objectifs personnels plutôt que d’attendre une reconnaissance extérieure sur laquelle je n’ai aucune prise», laisse-t-il tomber, en amorçant le récit de son parcours sportif.

Comme un poisson dans l’eau

Il a débuté la natation à l’âge de huit ans. «C’était le sport tout indiqué, car mon handicap (un pied-bot) ne me nuisait pas autant que dans la pratique d’autres sports», explique-t-il. À sa naissance, les médecins constatent que sa jambe droite est incurvée vers l’intérieur et lui posent un plâtre, qu’il portera pendant ses six premiers mois. Par la suite, une attelle solidifiera sa cheville et lui permettra d’apprendre à marcher, vers l’âge de trois ans. Aujourd’hui, malgré un pied droit plus petit, une prothèse dans son soulier lui permet de se débrouiller parfaitement.

Au sein du club de natation municipal de Saint-Hubert, Benoît participe d’abord à des championnats régionaux, puis provinciaux, nageant avec des jeunes sans handicap. Comme plusieurs, il est témoin de l’ascension de Chantal Petitclerc, athlète en fauteuil roulant qu’il se rappelle avoir vue aux Jeux d’Atlanta en 1996. Il croyait alors que les Jeux paralympiques étaient réservés aux athlètes avec un handicap sévère (voir encadré). Mais voilà qu’en 1997, il entend parler du nageur paralympique



Photo : Jean-Baptiste Benavent/Benoit Pelosse

Benoît Huot, quintuple médaillé d’or aux Jeux d’Athènes, en 2004.

Philippe Gagnon, qui remporte sept médailles d’or aux Jeux du Canada et qui est né, lui aussi, avec un pied-bot. C’est le déclic.

L’année suivante, à 14 ans, il participe à son premier championnat canadien de natation à Sherbrooke. Ses performances lui valent d’être sélectionné sur l’équipe canadienne pour les Mondiaux de natation paralympique, qui ont lieu en Nouvelle-Zélande quelques mois plus tard. Il s’agit de sa première participation à une compétition internationale et il y remporte deux médailles d’or et quatre médailles d’argent.

Cette performance en fait l’un des

favoris de l’équipe canadienne aux Jeux paralympiques de Sydney en 2000. Le jeunot de 16 ans devient malgré lui la «vedette» de l’équipe. Et puisque la natation est le sport national des Australiens, il est sollicité par les télé, les radios et les journaux. On le compare même à la «torpille» nationale, Ian Thorpe, qui a sensiblement le même âge que lui et vient de rafler cinq médailles aux Jeux Olympiques deux semaines plus tôt.

Benoît répond apparemment bien à la pression, en remportant trois médailles d’or et trois médailles d’argent. «Je n’étais toutefois pas satisfait de ma préparation psychologique, se rap-

Les compétitions paralympiques

Il existe dix catégories de handicaps aux compétitions paralympiques, classées de S1 à S10, la première désignant les handicaps les plus sévères et la dernière les plus légers. Ce sont des médecins qui évaluent les athlètes et qui déterminent leur catégorie respective. Benoît Huot, qui a un handicap léger (S10), se mesure ainsi uniquement à des adversaires de sa catégorie.

Le Canada participe à tous les Jeux paralympiques depuis 1968 (ils ont été créés en 1948 à Londres). Les compétitions paralympiques ne sont pas encore intégrées au Jeux Olympiques (elles ont lieu deux semaines plus tard), ni aux Mondiaux de natation (comme les championnats FINA tenus à Montréal l’été dernier). Par contre, elles sont intégrées aux Jeux du Québec, aux Jeux du Canada et aux Jeux du Commonwealth.

pelle-t-il. La semaine avait été difficile et je m’étais alors promis de faire mieux à mes prochains Jeux.»

À l’été 2004, aux Jeux paralympiques d’Athènes, il remporte cinq médailles d’or (50m, 100m et 400m libre, 100m papillon et 200m quatre nages individuel) et une médaille d’argent (100m dos), établissant trois records du monde. Perfectionniste jusqu’au bout, il regrette toutefois d’avoir tourné les coins ronds à l’entraînement, affirmant ne pas avoir été dans sa meilleure forme physique !

Il se promet donc, encore une fois, de faire mieux à Pékin, en 2008, où il espère remporter six médailles d’or et, surtout, enregistrer ses meilleurs temps personnels. Il aura alors 24 ans.

Des études en communication

En 2005, Benoît a prononcé quelques conférences aux États-Unis pour Home Depot, l’un de ses principaux commanditaires, et il a visité plusieurs écoles du Québec.

Il a été porte-parole des Jeux du Québec, durant lesquels il a travaillé pour le Réseau des sports (RDS) à titre de commentateur des épreuves de natation, et il a collaboré à *La Presse* durant les championnats FINA de Montréal. «Je ne veux pas me cantonner à la natation, s’empresse-t-il ce-

pendant de préciser. Je suis un mordu de sports, de tous les sports.»

Oui, il aimerait bien faire carrière à la télévision ou à la radio. Pour y parvenir, il souhaite améliorer ses habiletés de communicateur. Voilà pourquoi il a débuté cet automne un baccalauréat à l’UQAM, avec majeure en communication et mineure en administration.

S’il ne s’est pas inscrit pour le trimestre d’hiver 2006, c’est que son horaire s’annonce trop chargé. En décembre, il se rendra au Brésil pour participer à une compétition amicale avec les nageurs locaux. Puis, en janvier, il sera à Fort-Romeu, dans les Pyrénées, pour s’entraîner en altitude, avant de revenir de ce côté-ci de l’Atlantique pour une période d’entraînement en Floride. Il prendra ensuite part aux Jeux du Commonwealth en mars 2006 à Melbourne et aux Mondiaux de natation qui auront lieu en novembre en Afrique du Sud.

«Je serai probablement encore à l’UQAM lors des Jeux de Pékin en 2008, lance-t-il en riant. Je devrais être aux deux tiers de mon baccalauréat», précise-t-il avant de se rendre à sa séance d’entraînement au Stade olympique. Mine de rien, l’UQAM héberge un grand champion, fort sympathique de surcroît ●

TITRES D’ICI

L’éternel recommencement

Le financement de l’État est complexe, puisque ses revenus fluctuent. «L’équilibre budgétaire n’est jamais garanti forçant ainsi les responsables de la politique des finances publiques à des réajustements permanents. Ils sont ce Sisyphe moderne condamné à refaire les mêmes travaux et à les soumettre à des juges jamais vraiment satisfaits.»



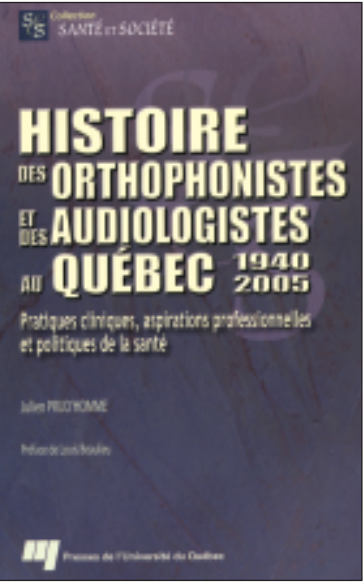
Voilà donc la réalité qu’entend illustrer Pierre P. Tremblay dans son ouvrage intitulé *Sisyphe et le financement de l’État* (Presses de l’Université du Québec). L’auteur expose les différents éléments de la mécanique du financement de l’État, des grands principes de la gouvernance des revenus publics au comportement du contribuable. «L’ouvrage traite aussi d’une question brûlante d’actualité : les jeux de hasard et d’argent comme source de revenus publics.»

Professeur au Département de science politique de l’UQAM, Pierre P. Tremblay a signé *La politique fiscale : à la recherche du compromis*, qui lui a valu en 1996 le prix Coopers & Lybrand du livre d’affaires.

Autre facette de la santé

Dans *Histoire des orthophonistes et des audiologistes au Québec*, Julien Prud’homme, chercheur au Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie (CIRST), explore les méandres de l’histoire de ces deux professions paramédicales

qui occupent aujourd’hui une place de choix dans les établissements de santé et les commissions scolaires du Québec.



Pourtant, tel ne fut pas toujours le cas. Au fil des décennies, les orthophonistes et les audiologistes – qui sont encore aujourd’hui en grande majorité des femmes – ont progressivement transformé leurs pratiques en confrontant leurs aspirations pro-

fessionnelles aux conditions de travail, parfois précaires, rencontrées en santé et en éducation.

Publié aux Presses de l’Université du Québec, ce livre s’adresse autant aux professionnels de la santé qu’aux spécialistes des sciences humaines. Il porte une attention particulière à l’histoire des diagnostics et des pratiques de soins. L’auteur relie ces thèmes à

l’évolution générale du système de santé québécois et aborde plusieurs sujets d’actualité, comme le partage des compétences professionnelles ou le défi d’une expansion continue des besoins en santé.

PUBLICITÉ